



Kiakhta ou l'épaisseur de la frontière

Dany Savelli

► To cite this version:

Dany Savelli. Kiakhta ou l'épaisseur de la frontière. Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines, 2008, Une Russie plurielle. Confins et profondeurs, 38-39, pp.271-338. hal-01075737

HAL Id: hal-01075737

<https://hal.science/hal-01075737>

Submitted on 20 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D A N Y S A V E L L I

*Kiakhta ou l'épaisseur d'une frontière*¹

« Jusqu'à présent, nous [les Russes]
n'avons pas ni ne pouvons avoir
de limite bien nette au-delà de la Caspienne,
des Monts Altaï et du lac Baïkal, de ligne de
démarcation précise au-delà de laquelle ce qui est
naturellement nôtre s'arrêterait. Et les degrés de
transition, surtout entre les territoires
russe et chinois, sont moins tangibles
qu'on ne saurait le dire »

Hesper Ukhtomski (1902, pp. 789-790)

POUR qui s'intéresse aux frontières, Kiakhta constitue assurément un cas d'école. Fondée en 1728 aux confins de la Russie et de la Chine, entre Verkhnéoudinsk et Ourga², elle illustre parfaitement la propension des frontières à se doter d'épaisseurs singulières. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, en effet, cette petite ville de Transbaïkalie fut un microcosme singulier lové dans l'ourlet d'une bande de terre censée contenir rien moins que deux empires. Le propos du présent article sera de cerner les étonnantes singularités de cette ville frontalière, qui, à bien des égards, s'avère au sein des relations sino-européennes un pendant trop méconnu de Canton.

1. Dans cet article, nous conserverons de façon systématique la graphie des originaux en langue française que nous citons.

2. Kiakhta est située à 235 km de Verkhnéoudinsk (act. Oulan-Oudé) et à 300 km d'Ourga (nom mongol, Hüree; act. Oulan-Bator).

Le nom: la limite d'une ville ?

« La triple ville de Troïtkosavsk,
de Kiakhta et de Maimatchène,
les deux premières russes,
la troisième chinoise »

Paul Labbé (1904, p. 11)

Kiakhta désigne moins une ville à proprement parler que trois, voire quatre localités. D'abord, Troïtkosavsk, « la ville officielle³ », dénommée ainsi parce que la construction en commença le jour de la Trinité (*troitskij den'*) de l'année 1727 et que son fondateur se prénommaït Savva⁴. Elle fut une forteresse protégée d'une palissade avec quatre bastions et trois portes d'accès avant de devenir rapidement un centre administratif. Ensuite, à quatre kilomètres plus au sud, « la véritable Kiakhta⁵ », qui ne fut jamais une ville à part entière mais un avant-poste de Troïtkosavsk et qui devint, là encore très vite, un bourg tout entier dévolu au négoce. Elle ne reçut pas de nom russe mais prit celui d'un ruisseau qui coulait là. La syllabe « kia » étrangère au système du russe suffit d'ailleurs à indiquer l'origine étrangère de ce toponyme. « *Kiakhta* ou plutôt *Kiaktou*, explique l'orientaliste Klaproth, dérivent leur nom du mongol *kia*, chiendent (*triticum repens*) qui y croît en grande quantité⁶ ». Entourée

3. Bourboulon (1991, p. 355). Catherine de Bourboulon (1827-1865) est l'épouse du diplomate français qui inaugure la première légation française autorisée à Pékin par le gouvernement chinois. En 1862, le couple rentre en Europe *via* Kiakhta.

4. Sava Vladislavič (dit aussi Savva Vladislavič Raguzinskij) (1669-1738) serait un Serbe de la ville de Raguse. Plusieurs années durant, il est un agent de l'ambassade russe à Constantinople, puis, en 1703, il s'installe en Russie. La tsarine Catherine I^{re} le place à la tête de l'importante ambassade envoyée à Pékin en 1725 dans le but d'établir des relations commerciales régulières avec l'Empire des Qing, de fixer la frontière au sud non définie par le traité de Nertchinsk (1689) et d'obtenir un statut officiel pour la Mission spirituelle russe présente dans la capitale chinoise depuis 1715.

5. Klaproth (1879, p. 224). Klaproth (à son sujet, note 6 *infra*) ne précise pas l'identité de la voyageuse russe dont il traduit le récit de la visite à Maimaicheng, ni la date à laquelle ce récit fut composé. Un indice dans le texte laisse penser qu'il s'agit de l'épouse du baron de Wrangel, alors « directeur des colonies de la compagnie russe en Amérique ». F. P. Wrangel ayant occupé cette fonction de 1830 à 1835 et Klaproth étant décédé en 1835, on peut donc en déduire que ce récit date du début des années 1830.

6. Klaproth (1824, p. 9). Le terme mongol exact pour désigner le chiendent est *xiag* (noté aussi

à sa fondation d'«un rempart de bois à six bastions et [d']un fossé⁷», Kiakhta regroupe des casernes, puis jusqu'en 1917, des bâtiments administratifs et les demeures de riches marchands.

À ces deux localités, désignées à partir de 1934 sous le seul nom de Kiakhta pour éviter toute référence alors malvenue à une fête religieuse, on ajoutera Maimaicheng, «vraie ville chinoise⁸», surgi en 1730 à quelque deux cents mètres seulement de l'autre côté de la frontière. Cette ville sans nom – Maimaicheng signifiant «ville de négoce» suivant la dénomination donnée à ces *Chinatown* disséminés aux marches de l'Empire céleste – est constituée de trois rues parallèles, elles-mêmes traversées par une autre rue, et entourée d'une palissade dotée de neuf portes; on les ferme à la nuit tombée mais, dès la fin du XIX^e siècle, une échelle y est laissée à disposition des retardataires⁹. Dévasté en 1921, Maimaicheng disparaît complètement et laisse place en contrebas à la ville mongole d'Altan-Bulag.

Ces localités – auxquelles on ajoutera Oust-Kiakhta, port fluvial et résidence d'été des marchands au confluent de la Kiakhta et de la Selenga à une trentaine de kilomètres de là – formèrent un ensemble cohérent: c'est qu'ici l'espace fut plus partagé que disputé.

hiag ou encore khiag); quant à ta(i) et t(u), il s'agit de deux formes du cas comitatif mongol qui a le sens de «avec». (Précisions aimablement communiquées par Roberte Hamayon).

Heinrich Julius von Klaproth (1783-1835), spécialiste des langues orientales né à Berlin. Appelé à Saint-Petersbourg en 1804 par Jean Potocki, il entre à l'Académie des sciences de Russie et fait partie en 1805 de l'ambassade à Pékin du comte Golovkin (cette ambassade ne dépassera pas Ourga et sera un échec complet). Nous ne connaissons pas précisément la date de son séjour à Kiakhta, ni sa durée. En 1807 et 1808, il participe à une mission au Caucase. En 1815, il s'installe à Paris.

7. Comme pour la description de Troïtkosavsk, la description de Kiakhta varie légèrement suivant les années au XVIII^e siècle en fonction des travaux et aménagements effectués dans la ville. Ici nous citons Gmelin (1767, t. I, p. 228). Géographe et botaniste, Johann Georg Gmelin (1709-1755) relate son exploration scientifique de la Sibérie (1733-1743) dans *Reisen durch Sibirien* paru en quatre volumes en 1753.

8. Lansdell (1882, t. I, p. 337). Henry Lansdell (1841-1919), missionnaire et membre de la Royal Geographical Society de Londres, voyage en Sibérie à la fin des années 1870.

9. Sabašnikov (1995, p. 262). «Ainsi la vie corrige-t-elle la centralisation bureaucratique» ajoute Sabašnikov. Mixail Sabašnikov (1871-1943), issu d'une des grandes familles de marchands de Kiakhta, est connu pour l'importante maison d'édition qu'il fonda à Moscou et qui porta son nom.

La tendance générale à confondre ces quatre localités sous le seul nom de «Kiakhta» en est une preuve.

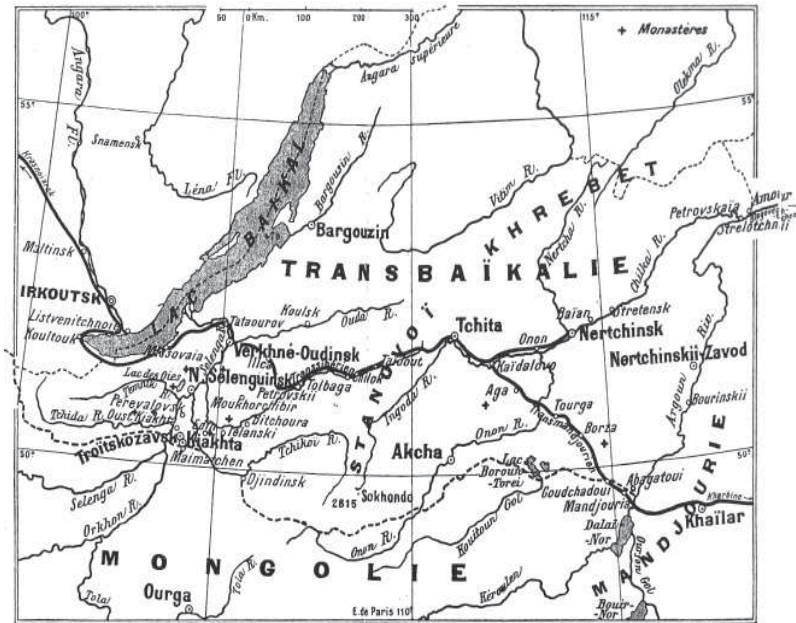


FIG. 2 — Carte de la Transbaïkalie parue dans Paul Labbé, *Chez les lamas de Sibérie* (1909)

L'effacement progressif d'une ligne imaginaire

Les marques signalant que deux États se côtoient à Kiakhta¹⁰ sont particulièrement visibles aux voyageurs du XVIII^e siècle. Ainsi Johann Georg Gmelin, sur place en 1735, note :

[...] entre les deux [villages], mais plus près du village chinois, il y a deux colonnes de bois d'environ trois pieds de hauteur : sur celle du côté de Russie, on lit ces mots : *Rossiskoï Kraïtorgovoï slabody* (village du commerce des frontières russes).

10. Dans le présent article, sauf exception, nous entendrons par «Kiakhta» l'ensemble formé par Troïtkosavsk, Kiakhta et Maimaicheng.

Sur celle qui est du côté de Chine environ à une toise de l'autre on voit une inscription en caractères manchuréliens & chinois, qui signifie lieu des limites changées.

Sur la montagne qui sépare les deux villages, il y a des gardes qui empêchent de part & d'autre qu'on ne franchisse les limites.

(Gmelin 1767, t. I, p. 228).

L'historien britannique William Coxe remarque, lui, l'aigle bicéphale au-dessus de la porte faisant face à Maimaicheng et précise en note :

[...] sur la montagne, à l'Ouest de Kiakhta, les confins sont marqués, du côté de la Russie, par un mas de pierre et de terre, surmonté d'un écrit, et du côté de la Chine, par un tas de pierres en forme de pyramide¹¹.

En 1876, le voyageur Victor Meignan observe encore les «deux énormes poteaux peints en jaune qui marquent la frontière du Céleste Empire et l'entrée de la ville de Maïmatchin¹²». À la fin du XIX^e siècle cependant, les marques symboliques chargées de séparer les États à cet endroit se font moins ostentatoires, presque invisibles. Selon Jules Legras, en 1898, les villes russe et chinoise «se touchent pour ainsi dire, malgré le poteau qui indique entre elles la ligne de la frontière chinoise»¹³. Quelques années plus tard, Paul Labbé, cherchant à repérer une balise limitrophe, ne distingue entre les deux bourgs marchands qu'«une large rue au milieu de laquelle passe un tout petit ruisseau». Cette frontière naturelle entre les deux empires est d'autant plus insignifiante que le

11. Coxe (1781, p. 171). William Coxe (1747-1828) : historien anglais. En tant que tuteur de jeunes hommes de la noblesse anglaise, il entreprend plusieurs voyages à l'étranger, notamment en Suisse, Pologne et Russie. Nous n'avons pu savoir précisément à quelle date il est à Kiakhta. Dans ses écrits sur la ville, il cite abondamment Pallas.

12. Meignan (1876, p. 265). Au sujet de Victor Meignan, nous n'en savons pas plus que ce qu'en dit C. Bawden, à savoir qu'il fut un riche Français qui effectua le voyage Paris-Pékin pour son seul plaisir. Voir Bawden (1985, p. 101).

13. Legras (1899, p. 288). Jules Legras (1867-1939), professeur de slavistique à l'Université de Dijon, spécialiste de la Russie, traducteur du russe et auteur notamment de *La littérature en Russie* (1929) et de *L'âme russe* (1934). En 1897 et 1898, il est envoyé en mission en Sibérie par le ministère de l'Instruction publique.

ruisseau en question, précise-t-il, est alors à sec et qu'en réalité, nous le savons, nul ruisseau n'a jamais séparé Kiakhtha de Maimaicheng...¹⁴



FIG. 3 — « À la frontière de la Chine : à gauche la ville de Kiakhtha, à droite le village chinois de Maïmatcheng » (fin du XIX^e siècle). © Bibliothèque de l'État russe (Moscou)

Le traité de Kiakhtha ou deux conceptions de la frontière

« Je supplie que l'on veuille bien saisir mon idée,
car lors qui s'agit d'un établissement dans l'Asie,
l'on attache toujours en Russie l'idée d'une ligne.
Or cela n'est point »

Jean Potocki (2006, t. V, p. 146),
lettre de 1806 à Alexandre I^{er}

La ligne fixée est peut-être d'autant plus impalpable, malgré sa suite ornementale de bornes frontalières, que la rencontre de la Russie et de la Chine en Mongolie septentrionale correspond aussi à celle de deux civilisations concevant la frontière de façon différente. D'un côté,

14. Labbé (1909, p. 80). Lors de la parution de son livre sur la Sibérie, Paul Labbé était secrétaire général de la Société de géographie commerciale.

l'Empire de toutes les Russies qui, embarrassé par des marges dont il parvient à grand peine à sonder les profondeurs – la Sibérie n'est alors que frontière ouverte – est néanmoins légataire d'une conception européenne définissant l'État comme souverain à l'intérieur de limites précises, reconnues et officialisées. De l'autre, l'Empire du Milieu pour qui le monde extérieur n'est que terres barbares dont il convient de se protéger par une ceinture plus ou moins pacifiée de territoires tributaires.

Au début du XVIII^e siècle, lorsque les deux empires parviennent à leur expansion maximale au nord de la Mongolie (celle-ci étant sous domination sino-mandchoue depuis 1691), il devient nécessaire de procéder à un partage des peuples de la région pour répondre aux tentations impérialistes de l'un et à la volonté hégémonique de l'autre. Autrement dit, une ligne de séparation doit impérativement être établie et un traité signé. Ce sera le traité de la Boura (du nom d'une petite rivière à une vingtaine de kilomètres de la future Kiakhta) signé le 20/31 août 1727, traité préliminaire à celui de Kiakhta signé le 21 octobre/1^{er} novembre 1727 et ratifié le 14/25 juin 1728¹⁵. De là, naît une longue frontière jalonnée par soixante-trois colonnes en pierres de « trois toises de hauteur et presque autant de largeur à la base¹⁶ » s'étendant de Kiakhta jusqu'au Haut-Iénisseï à l'ouest et jusqu'à la Gorbítsa à l'est (au-delà de cette rivière, la frontière reste « en l'état, c'est-à-dire indéfinie, faute de connaissances géographiques » (Cahen 1911, p. 220). Le traité fixe pour obligation aux deux empires de s'échanger transfuges et vagabonds « de manière que la frontière [soit] totalement purgée » (Klaproth 1824, p. 34). Or, purger la frontière, pour reprendre la formule de Klaproth, c'est aussi séparer et diviser pour « éviter que les tribus limitrophes ne se confond[ent] entre elles » (Klaproth 1824, p. 10). Sont ainsi réglées les discussions sur la nationalité des Bouriates et des Mongols vivant dans les steppes frontalières que le traité de Nertchinsk (1689) laissait en

15. Le traité de Kiakhta est rédigé en mandchou puis traduit en russe et en latin pour les Russes, en chinois et en latin pour les Chinois. Texte russe intégral dans Mjasnikov (2004, pp. 27-47). Pour une traduction française, voir Klaproth (1824, pp. 28-44).

16. Klaproth (1824, p. 13). Pour une liste de ces bornes frontalières et de leur emplacement, voir en russe Mjasnikov (2004, pp. 37-41), en français Klaproth (1824, pp. 14-26).

suspens faute de définir la frontière à l'ouest de la Gorbitsa : les peuples appartiennent désormais à l'État sur le territoire duquel ils se trouvent au moment de la signature du traité. Nul ne saurait à présent franchir la frontière sans être muni d'une autorisation spéciale accordée par les autorités frontalières ou le sénat à Saint-Pétersbourg ou bien encore le Lifanyuan (Cour des affaires coloniales) à Pékin (Kudrjavcev 1940, pp. 87-88). Cela dit, pour s'assurer des tributs supplémentaires, les deux États ne s'interdisent pas, au dernier moment, de déplacer *de leur côté* de potentiels sujets qu'ils jugent installés au mauvais endroit.

Au-delà de leur conception divergente des frontières et de l'administration des territoires qui leur reviennent, les deux États sont animés d'objectifs différents : pour le gouvernement russe, l'enjeu est de commercer avec l'Empire chinois de façon plus régulière et sûre que ne le permet le commerce caravanier ; pour les autorités chinoises, il importe de tenir les Russes le plus loin possible de la capitale chinoise tout en parant à leur éventuelle alliance avec les Djoungars (Jüüngar), les plus redoutables ennemis de Pékin. Pour concilier le désir russe de négocier et la volonté chinoise d'isolement, deux brèches viennent rompre la ligne de partage supposée étanche et permettre les échanges commerciaux : l'une se nomme Kiakhta et est fondée au sud de Sélinginsk au lendemain de la ratification du traité qui porte son nom ; l'autre, le bourg de Curuxajtu (*Tsuruxajtunskaja sloboda*) est situé sur l'Argoun, près de Nertchinsk. Alors que cette dernière localité au cœur d'un relief montagneux se révèle vite incommode pour le commerce, Kiakhta va dans les décennies suivantes prospérer rapidement au point que les caravanes d'État encore autorisées tous les trois ans par le traité de 1728 se feront de plus en plus rares¹⁷.

De ce traité qui fixe 4 000 verstes¹⁸ de frontière, on retiendra qu'il s'inscrit dans un jeu de rapprochement et de séparation, sans que l'on puisse bien comprendre – la belle étude de Gaston Cahen (1911) l'a clairement mis en évidence – qui de la Chine ou de la Russie, qui de

17. Entre 1727 et 1755, six caravanes seulement se rendent à Pékin pour le compte du gouvernement russe. Les marchands qui participent à ces caravanes d'État doivent au préalable obtenir une licence auprès du gouvernement.

18. Ancienne unité de longueur équivalant à 1,06 km.

la visée politique ou de la visée commerciale, est ressortie gagnante de ce traité.

La transgression, condition d'existence de la frontière

« Sans la contrebande,
Kiakhta n'aurait pas existé un an »

Ivan Popov (1933, p. 22)

Au XVIII^e siècle, lorsque les Djoungars se livrent à des raids puis se réfugient en terre russe et que les autorités tsaristes rechignent à les extraditer – rendre des Djoungars, n'est-ce pas renoncer à la Djoungarie ? –, la Chine se referme, Maimaicheng se vide et Kiakhta, isolée, dépérit. En dehors même de la question des extraditions, la moindre mésentente suffit à interrompre le commerce¹⁹. Certes, la décision relevant toujours de la partie chinoise, il faudra bien « *tôt ou tard mettre Messieurs les Chinois à la raison*²⁰ », intime Catherine II, mais la chose n'est pas toujours simple. Parfois, le sort vient en aide aux Russes comme en août 1757, lors du décès subit d'Amursana²¹, leader potentiel des Djoungars, réfugié à Tobolsk et mort là de variole : sept mois plus tard, les autorités tsaristes, soulagées, peuvent restituer le corps préalablement embaumé d'un homme désormais passé dans un au-delà dont on ne revient pas. Son cadavre est exposé à Kiakhta et ce spectacle macabre vaut avertissement : la Russie ne souhaite plus accueillir de réfugiés, elle les rendra même morts. À ce prix, la ville

19. Le commerce est interrompu notamment en 1744 (17 jours), en 1747 (3 jours), en 1751 (2 jours), presque six mois en 1753, en 1756 (5 semaines), en 1759 (11 jours), en 1775, d'avril 1778 à avril 1780, puis en 1785 et 1792. Voir Trusevič (1882, pp. 50-51), *Kratkij očerik voznikovenija...* (1896, pp. 16 et 19) et Silin (1947, pp. 75 et 95). Pour une explication détaillée de chaque interruption – toujours sur décision de la partie chinoise – voir Foust (1969) qui insiste aussi sur une interruption totale de quatre années entre avril 1764 et juillet 1768.

20. Déclaration en français citée par Trusevič (1882, p. 59).

21. Amursana, un prince khoït (les Khoït sont une tribu mongole occupant la région de Tarbagatai), est le gendre de Galdan-Ceren, chef des Djoungars dont la mort en 1745 a incité les Sino-Mandchous à s'emparer de Kouldja, la capitale de Djoungarie. En 1755, Amursana, précédemment rallié aux Qing, appelle ses compatriotes à se révolter contre la Chine.

retrouve son calme, les trois canons pointés sur Maimaicheng repartent vers le nord, les armes distribuées aux habitants sont rangées²².

Cet incident – suivi d’autres encore où les autorités chinoises réclament les cadavres de rebelles et de fuyards, autrement dit des exécutions publiques en face de Maimaicheng – nous rappelle qu’un lien étrange, qui n’est pas simplement de l’ordre de la métaphore, unit souvent la frontière et la mort. En Chine, la peine capitale menace tout individu qui fuirait dans l’au-delà étranger ; en Russie, ce sont les trafiquants qui sont pour l’essentiel menacés de passer de vie à trépas s’ils ne respectent pas la séparation entre les États. Déjà en 1706, un décret stipulait que toute personne s’adonnant au commerce avec la Chine sans y être officiellement autorisée ou ne prélevant pas auprès des Chinois les lourdes taxes sur la vente de bétail²³ se verrait condamnée à mort. En Chine, tout exportateur de rhubarbe de qualité supérieure risque « des peines très-sévères²⁴ » ; en Russie, à partir de 1735, tout contrebandier arrêté avec de la rhubarbe encourt la peine de mort²⁵. La création de Kiakhta, loin d’abolir les décrets, de lever les interdictions, d’effacer les règlements, permet un contrôle accru en ce que tout le commerce russo-chinois ou presque se trouve désormais concentré en un seul endroit.

22. Nous suivons ici l’historien Silin (1947, pp. 76-77), mais notons que dans la somme qu’il a donnée sur les relations commerciales russo-chinoises de 1727 à 1805, l’historien américain C. M. Foust rapporte de façon différente les faits et suggère donc une autre interprétation de cet incident : le cadavre d’Amursana aurait été exposé selon lui à Sélenginsk, les autorités chinoises étant conviées à venir l’examiner à cet endroit. Par contre, Saint-Pétersbourg se serait opposé à ce qu’il soit restitué à la partie chinoise de crainte de voir la tête d’Amursana exposée sur un piquet à l’entrée de Maimaicheng. Pékin aurait longtemps encore insisté pour récupérer tout ou partie du corps, mais en vain. Voir Foust (1969, pp. 252-253 et 262).

23. Ce décret concerne pour l’essentiel les Bouriates qui sont autorisés à vendre chevaux et bétail à Kiakhta et qui tirent de ce commerce l’essentiel de leurs revenus.

24. Pallas (1793, t. V, p. 318). Le zoologiste Peter Simon Pallas (1741-1811), nommé par Catherine II professeur à l’Académie royale des sciences de Saint-Pétersbourg, séjourne à Kiakhta en 1772 au cours d’une expédition (1769-1774) dans les régions les plus reculées de l’Empire russe. Son récit de voyage en allemand paraît en plusieurs tomes entre 1771 et 1777.

25. En 1653, la Chine autorise la vente à la Russie de la rhubarbe, plante alors très recherchée pour ses vertus médicinales. L’État russe en fait dès 1657 son monopole, la revendant fort cher aux autres pays européens. À partir de 1860, il perd ce monopole. Voir Silin (1947, pp. 150-151), Foust (1969) et (1992, p. 46-78).

Pourtant, sur la scène frontalière, le contrebandier – être imaginatif s'il en est – demeure un acteur essentiel. Ses astuces sont sans fin. Au péril de sa vie, il anime la frontière, la rend poreuse à souhait, vivifie ce qui est figé dans le carcan des lois et bouleverse l'ordre rigide incarné par les gardes-frontières et les douaniers. C'est parce que le commerce illicite des fourrures prend au XVIII^e siècle des proportions démesurées que l'État tsariste renonce à son monopole sur leur vente. Ne pas céder, c'est persister à être trompé : en violation de la législation chinoise, les Russes vendront ainsi jusqu'au milieu du XVIII^e siècle leurs fourrures à Ourga et dans d'autres villes mongoles (Čimitdoržiev 1978, p. 85). Quant à l'interdiction de commercer pour de l'or ou de l'argent, elle entraînera «une contrebande particulière, comme jamais on n'en vit ailleurs» (Popov 1933, p. 22).

Le contrebandier n'est pas le seul à se jouer des règlements douaniers. Il entraîne à sa suite d'autres acteurs essentiels de la frontière. Ainsi de la rhubarbe : un voyageur de passage comme Pallas n'observe-t-il pas en 1772 qu'«on en obtient par contrebande, en gagnant les préposés, qui la laissent mêler dans les sacs avec de mauvaises racines»? (Pallas 1793, t. V, p. 318). Fermer les yeux, c'est ne plus percevoir ni limites ni réglementations, mais c'est parfois – paradoxe – refuser des élargissements à la loi. Ainsi lorsqu'en 1833 et 1836, les habitants de Transbaïkalie sont autorisés à commercer le blé, le beurre et autres produits alimentaires sans restriction de quantité, les marchands et l'administration de Kiakhta font tout pour les en empêcher... et Russes et Mongols se voient à nouveau *contraints* de franchir clandestinement la frontière avec leurs marchandises (Konstantinov & Konstantinova 2002, p. 129). C'est un fait bien connu, et la vie à Kiakhta ne fait que le vérifier, les frontières sont dotées d'une réalité paradoxale, celle de n'exister que dans la mesure où l'on s'emploie à les transgresser.

Le commerce des limites

«Le commerce se déroule comme une espèce de foire annuelle sous le contrôle d'une douzaine d'agents—six russes et six chinois— qui se rencontrent à Kiakhta pour établir les rapports grâce auxquels les produits fournis par les deux parties s'échangent, étant donné que ce trafic se pratique uniquement sous la forme de troc»

Karl Marx (1973, p. 241)

Au-delà de la contrebande phénoménale qu'il engendre, le commerce limitrophe de Kiakhta est remarquable à plus d'un titre : jusqu'au traité de Nankin (1842), la ville a été, avec Canton, le seul endroit assurant des échanges commerciaux entre la Chine et un pays étranger ; puis, jusqu'au traité de T'ien-tsin (1858) qui autorise la voie maritime, le seul point du commerce russo-chinois. Ce commerce limitrophe est également exceptionnel en ce qu'à partir du 15 mars 1800, côté russe, nul étranger n'y est autorisé, et que de surcroît, la classe des marchands y détient un pouvoir, notamment de gestion de la ville, comme elle n'en possède nulle part ailleurs dans l'Empire russe. Enfin, le commerce de Kiakhta doit sa notoriété au fait que, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, il repose exclusivement sur le troc, la *kitajka* (étoffe de coton lustrée) et, passé 1800, le thé servant d'unité de mesure aux échanges.

C'est le souci des gouvernements russe et chinois de réguler leurs réserves de métaux précieux qui aurait motivé l'interdiction de vendre les marchandises contre de l'argent (Konstantinov & Konstantinova 2002, p. 129). Mais, au sortir de la première guerre de l'Opium, la Chine exsangue et qui plus est astreinte à verser de lourdes compensations à la Grande-Bretagne éprouve de sérieux besoins en métaux précieux. Cette situation n'est pas sans incidence sur les modalités du commerce à Kiakhta : suivant la formule de Marx, «l'argent appar[âit] alors subitement comme moyen d'achat» (Marx 1977, p. 112). En 1854, les marchands obtiennent le droit de procéder aux échanges avec de l'or et de l'argent et, l'année suivante, de le faire avec des pièces de monnaie. Mais «pour respecter la lettre du traité, précise Marx, les Russes

transform[ent] des pièces françaises de cinq francs en marchandises d'argent non travaillé, qui serv[ent] de moyen d'échange» (*id.*).

Cette mesure était attendue, bien sûr, tant le troc était inadapté pour tenir une comptabilité et verser l'impôt. De surcroît, les marchands encouraient de sérieux risques que décrit bien une brochure de 1896 consacrée au commerce russo-chinois :

Avant d'acheter du thé, le marchand devait convertir son capital en marchandises, puis échanger ces marchandises contre du thé, et enfin vendre ce thé sur le marché intérieur ; ce n'est qu'alors qu'il pouvait réutiliser son capital pour une nouvelle affaire. Trois facteurs pouvaient se révéler défavorables au négociant : les prix intérieurs des marchandises qui seraient échangées contre le thé, la demande chinoise pour ces marchandises et la demande de thé à l'intérieur de l'État [russe]. Ainsi un marchand pouvait-il acquérir à un prix élevé ses marchandises, les échanger pour quatre fois rien contre du thé, puis se voir finalement contraint de vendre à bon marché ce même thé ²⁶.



FIG. 4 — N. A. Čarušin,
Marchands chinois (fin du XIX^e siècle)
© Musée de Kiakhta

Pourtant, avant que les traités inégaux ne viennent perturber le monde chinois, c'est-à-dire bouleverser son rapport au monde extérieur, la pratique de l'échange a instauré un lien particulier entre Chinois et Russes : de la nécessité de lever les barrières linguistiques entre vendeurs et acheteurs – les uns étant aussi forcément les autres – est en effet née la « langue de Kiakhta ».

26. *Kratkij očerk voznikovenija...* (1896, pp. 64-65).

La langue de la frontière ou le kjaxtinskij jazyk

« Une "langue" commerciale
des plus rudimentaires,
qui n'est ni chinoise ni russe,
est née dans ce marché de la frontière
entre les Chinois ou Nikandzi et
les Russes ou O-lo-lo-sé »

Élisée Reclus (1881, p. 751)

Dans son célèbre dictionnaire de la langue russe, Vladimir Dal' (Dahl) réserve une entrée au *kjaxtinskij jazyk*, langue pratiquée à Kiakhta qu'il définit en ces termes : « une langue russe déformée à la manière chinoise, sans déclinaison ni conjugaison, avec une voyelle qui s'insère de façon systématique entre chaque groupe de consonnes ». Il précise qu'il s'agit d'une « langue fixée, immortalisée par les dictionnaires du gouvernement chinois et parlée par des milliers de Chinois et de Russes » (Dal' 1880-1882, t. II, p. 231). Cette seconde assertion demanderait quelques vérifications, cela dit de nombreux témoins s'accordent à dire qu'à Kiakhta, on entend bel et bien un « patois étrange²⁷ », un « baragouin russe²⁸ » qui prête à rire et dont on reproduit avec plaisir des phrases ou bribes de dialogues pour ses lecteurs²⁹.

« Cette impossibilité de prononcer la langue Russe [qui] est particulière aux Nikaniens et aux Chinois » et qu'on ne remarque pas, écrit Pallas, chez « les Tatars, les Mongols, les Kalmouks, et les autres peuples de l'Asie, qui parlent la langue Russe³⁰ » a suscité des interrogations chez

27. Erman (1848, t. II, p. 211). Le physicien allemand Adolph Erman (1806-1877) entreprend en 1827 un voyage autour du monde, qui lui vaut de traverser la Sibérie. Il est à Kiakhta en 1829. La description qu'il donne de la ville comme des mœurs des Chinois s'avère l'une des plus riches et savantes de la période.

28. Klaproth (1879, p. 237).

29. Voir Klaproth (1824, p. 67); Erman (1848, t. II, p. 212); Timkovski (1993, t. I, pp. 53-54); Popov (1933, pp. 26-28; 74-75; 80).

30. Pallas (1793, t. V, p. 277). Voir également Coxe (1781, p. 287) qui cite à la fois le récit de voyage de Pallas et le *Museum Sinicum* de G. S. Bayer et insiste sur l'impossibilité pour les Chinois de prononcer les « r ».

Notons que Pallas confond apparemment Mandchous et Nikaniens, ce terme-ci venant du mandchou et désignant les Chinois. Au XVII^e siècle, « nikanskij jazyk » désigne la langue

les linguistes : le *kjxtinskij jazyk*, appelé également *majmačinskoe narečie* (dialecte de Maimaicheng), serait-il une spécificité de Kiakhta ? En ce cas, ne conviendrait-il pas de le considérer comme une langue à part entière ? Ou serait-il un phénomène linguistique remarquable tout le long de la frontière russo-chinoise³¹ ? Cette seconde hypothèse semble de loin la plus probable et le parler de Kiakhta n'être ni plus ni moins qu'un pidgin constitué d'une base syntaxique chinoise, elle-même combinée à un lexique russe plus ou moins déformé. Il faut vraisemblablement en appeler à la notoriété de Kiakhta pour saisir la source du malentendu : la *lingua franca* qu'on y pratique fut désignée par le nom de la ville, laissant croire en cela qu'elle en était la spécificité, de la même façon que le thé de caravane qui entrait en Russie par Kiakhta reçut l'appellation de *kjxtinskij čaj* : plus d'un en Russie occidentale s'imagina alors que les théiers poussaient dans la ville même. On ne prête qu'aux riches... Et justement le *kjxtinskij jazyk* recelait d'importants enjeux économiques.

Du fait que les marchands russes et les marchands chinois négocient sans contrats – qui impliqueraient des traductions élaborées et certifiées – et s'engagent sur parole sans l'aide d'interprètes, les Chinois, qui généralement maîtrisent déjà le mongol, sont tenus de connaître le russe (ou quelque chose de ressemblant) avant même de négocier à Maimaicheng. Ce n'est pas un hasard si des cours d'initiation (sanctionnés par des examens !) sont organisés dans la ville de Kalgan³². Pékin s'assure ainsi de la capacité de ses sujets installés à Maimaicheng à percer les secrets commerciaux de leurs collègues russes qui, délivrés pour leur part de l'impératif de connaître la « langue d'en face », ne peuvent eux saisir le sens des conversations de leurs partenaires. Cette supériorité que confère aux Chinois la connaissance du russe (aussi approximative soit-elle) est relevée par plusieurs témoins et historiens.

chinoise en russe, alors que « Olos » désigne en chinois les Russes, et ce vraisemblablement depuis leur apparition en Chine. Voir Skačkov (1966, pp. 153 et 180).

31. La première théorie est défendue par Aleksandrov (1884), la seconde par Schuchardt (1884). Pour des références bibliographiques sur cette question, voir Aleksandrov (1884) et l'article « Majmačinskoe narečie » de l'*Encyclopédie Brockhaus Efron* (1896, t. 35, p. 381).

32. Kalgan (act. Zhangjiakou), située au sud d'une porte de la Grande Muraille, fut un centre important pour le commerce sur la route joignant la Mongolie à la Chine.

Elle conforte le stéréotype du Chinois doué pour le négoce – et en cela peut nous paraître aujourd’hui déplaisante – mais atteste assurément d’une organisation d’autant plus exemplaire au sein de la communauté de Maimaicheng que les marchands russes «qui n’ont ni union, ni ordre, ni secret³³» en sont largement dépourvus.

Dans la première décennie du XIX^e siècle, le fondateur de la sinologie russe, le père Jakinf³⁴ qui, pour sa part, déclare ne pas comprendre plus de dix mots de cet étrange langage de Kiakhta, s’afflige que ses compatriotes ne corrigent pas le russe déformé des Chinois et, pire, s’adressent à eux dans ce même dialecte (Bičurin 1991, p. 85). Pourtant, la réflexion sur la frontière que génère d’elle-même Kiakhta nous convie à nous enchanter de ce *kjastinskij jazyk* qui, finalement préféré au mongol³⁵, lève les barrières linguistiques et atteste, au-delà des différences de nationalité, l’existence d’un destin commun entre les habitants de Kiakhta et ceux de Maimaicheng.

33. Pallas (1793, t. V, p. 272). À cette occasion, on retrouve chez Pallas le stéréotype, largement modelé par Voltaire, du Chinois en parangon de sagesse. Voir également sur cette supériorité en matière commerciale reconnue aux habitants de Maimaicheng Klaproth (1824, p. 67), Cottrel (1842, p. 312), *Kratkij očerk voznikovenija...* (1896, p. 16). Les interruptions répétées des échanges commerciaux à Kiakhta auraient découragé les marchands russes de s’engager dans l’étude du chinois, mais au XIX^e siècle, lorsque les relations commerciales se stabilisèrent, ces mêmes marchands de Kiakhta furent intéressés à développer l’enseignement de cette langue (nous y reviendrons plus loin) et financèrent même la publication du premier lexique russo-chinois en Russie. De même, certains d’entre eux se révélèrent à même de parler le chinois pour mener leurs affaires en Chine, ce qui ne fut que fort tardivement le cas de leurs collègues britanniques. Voir Thompstone (1980, pp. 138 et 162).

34. Bičurin (1991, pp. 304-305). En devenant moine orthodoxe, Nikita Jakovlevič Bičurin (1777-1853) renonça à son nom dans le monde, aussi est-il plus correct de l’appeler père Jakinf que Jakinf Bičurin comme on le fit durant la période soviétique. Quelques précisions biographiques à son sujet : en 1807, il est nommé archimandrite et envoyé l’année suivante à Pékin pour y diriger la mission orthodoxe. En 1822, il rentre à Saint-Petersbourg accompagné de Egor Timkovskij (1790-1875) (pour ce dernier, faute de connaître le nom qu’il prit en devenant moine, c’est le nom qu’il portait dans le siècle qui sera utilisé). En 1826, le père Jakinf est nommé traducteur de chinois au ministère des Affaires étrangères. Il se rend à nouveau à Kiakhta en 1830, en 1835 (année où il publie une grammaire du chinois) et en 1837.

35. Le mongol servit un temps de langue d’échange, les Bouriates et Mongols faisaient dans ce cas office d’interprètes auprès des Russes. Voir Pallas (1793, t. V, p. 276) et Erman (1848, t. II, p. 208).

D'une frontière l'autre

«Or le commerce de la Chine
est la plus grande affaire de la Sibérie»

Jean Potocki (2006, t. V, p. 109),
lettre du 9 août 1805 à A. G. Czartoryski

À quels échanges de marchandises procède-t-on au moyen de toutes ces paroles échangées en «langue de Kiakhta»? Au début du XVIII^e siècle, la fourrure demeure incontestablement la principale exportation russe en Chine. Pour en donner une idée, rappelons la quantité pour le moins impressionnante dont se charge la caravane russe pour Pékin l'année même de la fondation de Kiakhta: «plus d'un million d'écureuils, 200 000 hermines, 150 000 renards, 100 000 zibelines» qui permettront en retour d'importer notamment «un million de mètres de soieries et cotonnades [et] environ 30 000 livres de thé» (Cahen 1911, p. 234).

Cette exploitation des ressources naturelles de la Sibérie a une incidence économique sur la région: elle assure son développement et fournit aux peuples sibériens, notamment aux Bouriates, Yakoutes et Évenks un débouché pour écouler le produit de leur chasse – on comprend que les marchands de Transbaïkalie, pour qui Kiakhta était la seule ouverture sur le monde extérieur, aient souhaité détenir le monopole des fourrures vendues en Chine une fois que l'État y eut renoncé³⁶. Cette chasse intensive a également des incidences écologiques. Il faudra chasser toujours plus loin, jusqu'au Kamtchatka, et même importer de Grande-Bretagne des fourrures du Canada pour satisfaire la demande chinoise (Coxe 1781, p. 289). Quoiqu'il n'accuse pas expressément le commerce de Kiakhta, Nikolaj Jadrincev, figure éminente du mouvement régionaliste sibérien, dénonce en 1882 cette exploitation de la Sibérie et, dans le même temps, met quelques bémols aux avantages que cette immense région aurait retirés du commerce russo-chinois. À l'en croire, au XVIII^e siècle, lorsque les produits naturels

36. Sur la Sibérie et Kiakhta, voir Silin (1947, pp. 157 et 163).

russe s'échangeaient contre des produits manufacturés chinois, pour l'essentiel des tissus – la *kitajka*, la *daba* (grosse étoffe de coton blanc), l'*urubok* (fine toile) etc. – ce fut au détriment de l'industrialisation sibérienne³⁷.

De ce débat qui dépasse largement le cadre de cet article, nous retiendrons que toute réflexion sur Kiakhta en tant que centre économique de la Transbaïkalie incite naturellement à considérer le statut de la Sibérie au sein de l'Empire russe et à le faire en regard de sa proximité avec la Chine. Autrement dit, Kiakhta invite à penser une autre frontière que la russo-chinoise, une frontière que l'on dira naturelle à défaut d'être étatique et qui, suivant la chaîne montagneuse de l'Oural, scinde le pays en Russie européenne et Russie asiatique – à moins qu'il ne faille dire en Russie et Sibérie. Or, preuve des enjeux sensibles et complexes que recoupe cette question, il y eut une époque où la distinction ne passait pas la censure³⁸.

De surcroît, compte tenu qu'à Kiakhta, l'échange de marchandises se double de l'échange de goûts et d'habitudes, il y aurait tout intérêt à penser davantage la distinction entre Russie et Sibérie afin de mieux appréhender la présence de la Chine en Russie – Étiemble aurait sans nul doute parlé, lui, de «Russie chinoise». Nous nous y essayerons avec, dans un premier temps, la plus exceptionnelle des chinoiseries qui fut jamais : le thé.

37. Jadrincev (1882, pp. 225-244). Archéologue, ethnographe, éditeur et écrivain, Nikolaj Jadrincev (1842-1894) est l'un des leaders des régionalistes sibériens (*sibirskie oblastniki*) qui, favorables à l'autonomie de la Sibérie, vont largement contribuer à son développement culturel.

38. Voir Popov (1933, p. 239). Toute suggestion à une possible indépendance de la Sibérie était répréhensible aux yeux de Saint-Petersbourg. Même le mot «sibirjaki» (Sibériens), précise Ivan Popov, devait être remplacé par «natifs de Sibérie».

Au sujet d'Ivan Popov (1862-1942), rappelons que pour ses sympathies avec le mouvement révolutionnaire de la Volonté du peuple, il est exilé d'abord à Tchita, puis, en 1885, à Kiakhta grâce à l'aide de sa femme, Vera Lušnikova, la fille d'un des plus riches marchands de la ville. À la mort de N. Jadrincev, Popov devient directeur du journal *Vostočnoe Obozrenie*, puis de la revue *Sibirskij Sbornik*. Ses mémoires constituent l'un des plus importants témoignages disponibles sur Kiakhta à la fin du XIX^e siècle.

Le thé, unité d'échange dans son royaume et au-delà

«Les villes de Troïtkosavsk et de Kiakhta
sont connues de la Russie
depuis l'époque de Pierre le Grand
par deux siècles de thé russe,
de conversations intimes autour du thé
et de quiétude ruisselante de sueur»

Boris Pilniak et A. Rogozina (1976, pp. 13-14)

Le marché des fourrures s'épuisant et la Russie s'industrialisant, on assiste à une inversion de la nature des échanges au tout début du XIX^e siècle. Les produits manufacturés russes, tel le drap, fournissent l'essentiel des exportations vers la Chine alors que le thé devient de loin la principale exportation chinoise, véritable mesure d'échange à Kiakhta et jusque sur la célèbre foire de Nijni-Novgorod.



FIG. 5 — N. A. Čarušin, La cour des marchands à Kiakhta
(fin du XIX^e siècle) © Musée de Kiakhta

Acheté à Hankou, transporté sur le Yangtsé puis par mer jusqu'à Shanghai, et amené à Tianjin, le thé est ensuite chargé sur des jonques qui remontent la rivière Haihe jusqu'à Tongzhou, à l'est de Pékin. De là, il est transporté à dos de chameaux à raison de quatre à cinq coffres par bête, ou éventuellement à dos de mules, jusqu'à Kalgan, puis Ourga et enfin Kiakhta. Là, après une vérification soigneuse de sa

qualité, il est généralement placé à l'intérieur de caisses elles-mêmes emballées dans des peaux dont le poil est retourné en dedans – on parle alors de « thé de cuir » (*kožannyj čaj*). Les balles de thé sont ainsi acheminées jusqu'aux foires de Nijni-Novgorod sur la Volga et d'Irbit dans l'Oural. En hiver, 120 à 156 jours sont nécessaires pour que le thé parvienne de Hankou à Nijni-Novgorod ; en été, lorsqu'il est impossible de traverser en traîneau les rivières et le Baïkal, 178 à 223 jours (Gendinov 1994, pp. 3, 10).

Vil'jam Poxlëbkin – dont l'histoire du thé n'est pas dépourvue de chauvinisme, voire d'accents nationalistes déplaisants – affirme qu'au début du XX^e siècle, la Russie a été le plus grand consommateur mondial de thé³⁹. Même s'il y a là exagération, cette remarque a le mérite de corriger une vision un peu trop « anglocentrée » de la consommation du thé hors la Chine. Bien des ouvrages spécialisés se contentent d'évoquer l'usage du samovar et de recourir à quelques citations choisies de Tolstoï ou Tchekhov pour parler du thé en Russie⁴⁰. Pourtant, cette boisson est connue en Sibérie dès le XVII^e siècle et à Moscou dès 1638 grâce à l'ambassadeur russe en Mongolie Vasilij Starkov qui, au nom d'Altyn Khan, remet en cadeau de précieuses feuilles de thé au fondateur de la dynastie des Romanov, le tsar Michel I^{er}. À partir des années 1670, le thé se vend sur les marchés de la capitale russe, il est vrai qu'il ne provient pas alors directement de la Chine mais est fourni par les Portugais et les Hollandais. En 1839, Astolphe de Custine témoigne de son importance dans la vie quotidienne des Russes, et ce indépendamment de leur appartenance sociale :

Les plus pauvres des Russes ont une théière, une bouilloire de cuivre, et prennent du thé, matin et soir, en famille dans des chaumières [...] la

39. Poxlëbkin (1995, p. 371). L'historienne Nina Edinarxova, se référant aux travaux de A. P. Subbotin, précise qu'en 1847, les importations de thé en Grande Bretagne s'élèvent à 64 millions de *fount*, en Russie à 15 millions, aux États-Unis à 13 millions. Au début des années 1850, la Russie est le troisième importateur au monde de thé. Voir Edinarxova (1977, p. 49). Nous n'avons pas trouvé d'indications précises pour le début du XX^e siècle.
40. Ainsi une demi page seulement dans *Histoire du thé*, le livre pourtant éclairant de P. Butel (1995, pp. 180-181).

rusticité de l'habitation contraste d'une manière frappante avec l'élégance et la délicatesse du breuvage qu'on y prend ⁴¹.

On laissera à l'aristocrate français l'opinion selon laquelle ce goût pour le thé dénote l'élégance du peuple russe. Pour d'autres, au contraire, qui peuvent s'exclamer en parlant de leur pays : « Et en fait tout ça c'est l'Asie : toutes les cinq minutes à boire du thé ! ⁴² », il trahit le marasme *asiatique* de la Russie – et il convient de donner à ce dernier adjectif toute l'acception péjorative qu'il sait prendre en russe. Cependant, à la suite de Custine, on retiendra que « pourboire » en russe se dit « na tchaï » [na čaj], autrement dit « pour le thé » ⁴³, expression suffisamment éloquente pour signifier l'importance prise par cette boisson en Russie.

De fait, dans les années 1855, le thé constitue rien moins que 90 % des importations à Kiakhta (Xoxlov 1983, p. 136). La ville lui doit sa célébrité, ses marchands leur richesse. Autour de la ville et de cette boisson – qui d'exotique devient nationale –, un imaginaire se crée. On parle de Maimaicheng comme des « portes du paradis du thé ⁴⁴ », de Kiakhta, la triple ville, comme du « royaume du thé ⁴⁵ ».

Des chinoiseries, côté cours, côté jardin

Longtemps seule porte communicante entre les mondes russe et chinois, Kiakhta présente la particularité d'offrir un lieu d'observation privilégié pour scruter les goûts et habitudes qui s'échangent par le biais des tractations commerciales. Ainsi au thé au lait et au beurre bu en Sibérie sous l'influence des Mongols et des Bouriates, on préfère à partir des années 1740 – autrement dit au moment de l'essor

41. Custine (2005, p. 372). Au cours de son voyage en Russie, Astolphe de Custine (1790-1857) ne va pas au-delà de Nijni-Novgorod.

42. Phrase citée par Gusejnov (2003, p. 26).

43. Custine (2005, p. 662).

44. Klaproth (1879, p. 237).

45. C'est ainsi que Legras (1899, pp. 280-309) intitule le chapitre consacré à Kiakhta dans son récit de voyage en Sibérie.

économique de Kiakhta – la consommation du thé en feuille que l'on déguste avec du sucre⁴⁶.

Se pencher sur l'histoire de la ville, ce n'est donc pas simplement s'intéresser aux relations économiques entre deux Empires et à quelques statistiques sans âme, c'est aussi appréhender l'évolution des goûts, réfléchir aux modifications engendrées par le contact de l'Autre, examiner le phénomène des modes, penser l'exotisme, bref brouiller à l'envi le tracé rigoureux des frontières.

De ce point de vue, le stupéfiant inventaire des marchandises chinoises échangées à Kiakhta que Pallas, avec une précision d'entomologiste, a dressé vaut force enseignements. Nous ne pouvons en redonner que des extraits ici : «des Asiami, habillemens Chinois, en forme de robe-de-chambre; ces habits sont en satin, damas, lansa, ou en crépon, mais ils ont été portés. Les premiers coûtent de trois à quinze roubles, et les autres de quarante-cinq kopeks à un rouble»; «la seconde classe des marchandises d'importation consiste en toutes sortes de vaisselles et d'ornements de porcelaine, faïence, émail, et autres, et un grand nombre de bagatelles de luxe»; «des services à thé sans les tasses, ou cabarets à thé complets, de cinq à douze roubles; des théières, de dix kopeks à un rouble; des pots à lait, cinquante kopeks»; «des armoires en laque, du vernis le plus fin, de quatre-vingt dix à cent cinquante roubles et plus; les plus communs vernis sur bois, trente roubles et plus»; «des cassettes en laque, à tiroirs, propres à toutes sortes d'usages, d'un rouble et demi». Pallas mentionne également «des petites boîtes incrustées en nacre de perles et en écaille», «des tableaux dits bibles Chinoises», «toutes sortes de petites figures en porcelaine, argile, ou autres matières, des boîtes à pendules et montres en laque pour poser sur une table ou sur une cheminée, des images peintes sur soie et papier, du papier à thé, des éventails, des pastilles à brûler, des médicaments terreux en petites tablettes de forme cylindrique,

46. Cela entraîne d'ailleurs une augmentation de l'importation de cette denrée. Voir Trusevič (1882, p. 177) et Silin (1947, p. 148). Cependant, les marchands d'Astrakhan et de Kazan continuent à se procurer à Kiakhta le thé en brique (kirpičnyj čaj) pour le revendre aux Tatars et aux Kalmouks installés dans la Basse Volga. Voir *Kratkij očerk voznikovenija...* (1896, p. 62).

des pipes», «des lunettes, cuillers à café, aiguilles à coudre, coraux en verre, coquillages». Il poursuit en signalant les peaux de tigres, les «singés vivans», et parmi les marchandises d'importation exemptes de droit, «les cotons bruts et teints, tous les coraux de verre, les perles fausses, le banc de céruse, les éventails de toutes façons, des indiennes de Taschkent et autres, les aiguilles à coudre, le gingembre confit, et les confitures tant sèches que liquides, le riz, tous les joujoux d'enfants, les instrumens de musique, et autres, la porcelaine, la poterie, les objets vernis et émaillés, et toutes sortes de meubles et ornements⁴⁷».

Cette liste époustouflante qui se poursuit sur plusieurs pages suscite d'emblée une question : à quels foyers ces marchandises étaient-elles destinées ? à quels palais ? Et encore : faudrait-il revoir notre représentation de la vie quotidienne russe au XVIII^e siècle et la siniser quelque peu ? Répondre à de telles questions nécessiterait, on s'en doute, une érudition considérable fondée sur la lecture des multiples témoignages laissés par les contemporains. À défaut, nous en appellerons à deux d'entre eux particulièrement révélateurs et surprenants.

L'évocation par Pallas des denrées chinoises comme le millet, les oranges, le gingembre confits, la badiane (anis étoilé), les arbouses et les pommes⁴⁸ est en quelque sorte confirmé par le récit de voyage de l'abbé Chappe d'Auteroche qui, à Tobolsk en 1761, se déclare «bien étonné de trouver une petite table couverte de confitures de la Chine⁴⁹». Il l'est également par celui de Johann Gottlieb Georgi qui, dans les années 1770, relève l'habitude sibérienne de boire du thé et de servir des fruits chinois et des friandises sur une pléthore de minuscules assiettes de Chine. Le témoignage de Georgi est d'autant

47. Pallas (1793, t. V, pp. 300-317). Comparer avec la liste moins détaillée mais néanmoins impressionnante donnée par Gmelin (1767, t. I, pp. 232-233). Voir aussi la liste succincte fournie par S. P. Krašeninnikov (1966, p. 72) qui, de 1733 à 1741, participe, aux côtés de Gmelin, à l'expédition de Behring au Kamtchatka et qui, comme lui, se trouve à Kiakhta au printemps 1735.

48. Pallas (1793, t. V, p. 311).

49. Chappe d'Auteroche (2004, p. 409). À la demande de l'Académie des sciences de Paris, l'abbé Jean Chappe d'Auteroche (1722-1769) se rend à Tobolsk en 1761 pour y observer le passage de Vénus sur le soleil. Pour cet astronome, ce sera l'occasion de publier sept ans plus tard un récit de voyage qui indignera Catherine la Grande.

plus précieux qu'il note également le train de vie chinois (et coûteux) des fonctionnaires et marchands de l'Ienisseï, d'Irkoutsk et de Tobolsk : les meubles, papiers peints, porcelaines, vases, lanternes, vaisselles émaillées et laquées de leurs maisons proviennent de l'Empire Qing, de même leurs vêtements⁵⁰.

Ces témoignages laissent songeur, ils invitent à repenser le phénomène des « chinoiseries » en Russie. Dans la partie occidentale du pays, on aurait affaire essentiellement à une mode chinoise insufflée par l'Occident. Les exemples les plus célèbres en seraient aux environs de Saint-Petersbourg les pavillons d'Orianenbaum et le village chinois de Tsarskoïé Siélo imaginés par l'Italien Antonio Rinaldi et achevé, pour ce dernier, par l'Écossais Charles Cameron. Mais en Sibérie, on assisterait à une prégnance directe de la Chine sur le mode de vie des habitants, se répercutant sur la décoration des intérieurs des familles aisées comme sur l'habillement des Sibériens⁵¹. Bien sûr, la ligne de partage entre un phénomène de mode exotique et un simple facteur de proximité est difficile à établir. Preuve en est, dans le premier cas, cette remarque de John Parkinson. Visitant le village chinois de Tsarskoïé Siélo, ce professeur d'Oxford note dans son journal en date du 31 janvier 1793 :

Nous sommes aussi passés près de la Ville Chinoise que l'Impératrice [Catherine II] a construite d'après le modèle de celle de Kiakhta⁵².

Mince remarque, mais elle ne s'invente pas, qui plus est de la part d'un Anglais habitué aux « jardins anglo-chinois » de son pays. À elle seule, elle invite à nuancer quelque peu l'idée que la proximité de l'Empire céleste ne serait en rien intervenue dans la mode des chinoiseries en Russie et que celle-ci serait, notamment dans le parc de Tsarskoïé

50. Georgi cité par Trusevič (1882, pp. 215-216). Johann Gottlieb Georgi (1729-1802), géographe, auteur d'une étude ethnologique fondamentale sur les peuples de l'Empire russe parue d'abord à Saint-Petersbourg en allemand entre 1776 et 1780.

51. Voir Jadrincev (1882, p. 248) pour les Sibériens vêtus de tissus chinois et Silin (1947, p. 165) pour les femmes bouriates habillées de soie.

52. Parkinson (1971, p. 85). Professeur à Oxford, John Parkinson accompagne entre 1792 et 1794 l'un de ses étudiants dans un grand voyage de fin d'étude en Russie. En Sibérie, il ne va pas au-delà de Tobolsk.

Siélo, exclusivement d'importation anglaise⁵³. Enfin, dans le second cas (ou «autre côté»), on se réfèrera à Pallas et à Coxe qui, tous deux notent qu'à Kiakhta, se négocient des porcelaines avec «des figures européennes, & des sujets tirés de la Mythologie Grecque & Romaine» dont les modèles, disent-ils, seraient transmis aux artisans chinois *via* Canton⁵⁴. Cette fois, ce sont les modes de l'Europe qui refluent jusqu'à Kiakhta par des voies compliquées et inattendues...

Lorsqu'en 1875, Grigorij Potanin, l'un des fers de lance du régionalisme sibérien, note dans sa correspondance: «à présent, tout ce qui est chinois et japonais nous vient de l'Occident et ne nous viendra pas directement de l'Orient tant que nous ne serons pas éduqués⁵⁵», ne se fait-il pas l'écho de la façon dont au XIX^e siècle, l'Europe (Russie occidentale comprise) s'est intercalée et imposée entre la Sibérie et la Chine? Ne fustige-t-il pas la façon dont la «centralisation pétersbourgeoise», qu'il honnit, a contraint l'Orient chinois à un détour artificiel pour influencer la Sibérie comme pour se faire connaître d'elle? Certes, la lettre dont nous citons ici un extrait n'est guère explicite, mais il nous semble qu'en réfléchissant à Kiakhta – sorte de goulot d'étranglement par lequel «la Chine» entra en Sibérie – nous achoppons à la question du rapport de la Russie à l'Asie, et incidemment à l'insoluble débat sur l'identité nationale russe, identité mouvante au gré des errances de la frontière qui sépare l'Europe de l'Asie.

Par sa situation dans l'entre-deux des civilisations chinoise et russe, Kiakhta nous rappelle que, comme deux représentations de la Chine ont coexisté dans les textes russes du XVIII^e siècle – l'une léguée par les Lumières, l'autre proprement russe et redevable aux missionnaires à Pékin⁵⁶ – deux voies de pénétration des choses chinoises ont existé en Russie: l'Occident et la Sibérie. De là, les variations sur la perception

53. Sur cette dernière thèse, plausible et logique, mais que nous invitons à nuancer, voir le savant article de l'historien d'art Dmitrij Shvidkovsky (2001, pp. 203-220), voir également Slastnikova (1990, pp. 171-175). Au sujet plus particulièrement du village chinois de Tsarskoïé Selo, qui comprenait un théâtre et une pagode et qui, malheureusement, disparut lors des bombardements de la Seconde Guerre mondiale, voir Shvidkovsky (1996, pp. 167-183).

54. Pour la citation, voir Coxe (1781, p. 293). Voir également Pallas (1793, t. V, p. 297).

55. Lettre du 11 juillet 1875 à N. M. Jadrincev in Potanin (t. II, pp. 174-175).

56. Sur cette double image de la Chine dans le Russie du XVIII^e s., voir Maggs (1984).

de la Chine, pays lointain, recomposé, inventé ou bien pays voisin, familial, intime presque.

Une nouvelle fois, cette réflexion sur la frontière inspirée par Kiakhta nous entraîne à débattre de questions qui dépassent largement le cadre du présent article. Nous nous en tiendrons donc sur ce dernier point à quelques considérations d'ordre matériel : la double importation de produits chinois, l'une *via* l'Occident et l'autre *via* Kiakhta, s'est traduite par une concurrence économique importante. Le « thé de Kiakhta » a eu à rivaliser avec le « thé d'Odessa » (*odesskij čaj*) et le thé importé par l'Europe occidentale ; de même le tabac chinois – ou « boule chinoise » (*kitajskij šar*) –, dont l'usage s'implante en Sibérie sous l'influence directe des voisins chinois, a été concurrencé par la « nicotiane » introduite par les Britanniques⁵⁷, de même la soie chinoise l'a été par la soie européenne (Trusevič 1882, p. 171). À plusieurs reprises, le gouvernement tsariste, soucieux du développement économique de la Sibérie et, surtout peut-être, de la nécessité de s'assurer un accès au monde chinois, est intervenu par décrets et règlements douaniers en faveur de Kiakhta.

Il faudrait ici une connaissance de la Chine que nous n'avons pas pour déterminer l'ampleur de la pénétration des choses russes en Chine *via* Kiakhta, notamment de la fourrure dont on sait que les Mandchous contribuèrent à lancer la mode à Pékin. Une chose est certaine, l'imbriication des habitudes des uns et des autres est responsable de ce que les différentes interruptions de commerce à Kiakhta – allant de quelques jours à plusieurs années – ont jeté la consternation de chaque côté de la frontière. Pour le thé, Aleksandr Radiščev est formel :

Les habitants de Transbaïkalie, Bouriates et Russes, qui consomment presque tout le thé en brique importé de Chine [...] habitués à le boire dès l'enfance, souffrent de chaque interruption de commerce à Kiakhta [...] ⁵⁸.

57. Cahen (1907, p. 61).

58. Radiščev (1941, t. II, p. 27). A. N. Radiščev (1749-1802), exilé en Sibérie pour avoir publié en 1790 *Voyage de Saint-Petersbourg à Moscou*, s'intéresse de près aux questions économiques et tout naturellement prête attention au commerce de Kiakhta. Il écrit en 1792 sa « Lettre sur le commerce chinois » où il évoque cette ville quoiqu'il n'eut jamais l'occasion de s'y rendre.

Côté chinois, aux dires des membres de la Mission spirituelle russe à Pékin, les habitants de l'Empire Qing furent nombreux à se ressentir de la pénurie des fourrures⁵⁹.

La porte sur l'Ailleurs

« Maimachen, porte arrière de la Chine
laissée sans défense »

Lindon Bates (1910, p. 176)

Kiakhta est à la couture exacte de deux empires. Elle a permis, pendant longtemps, de mettre en scène leur différence. En termes d'aujourd'hui, on dirait qu'elle a permis de révéler la démarcation entre soi et l'Autre. Ce sont les témoignages des voyageurs qui permettent de cerner au mieux la façon dont Kiakhta a pu être pressentie comme l'ultime étape avant de basculer dans l'Ailleurs.

En premier lieu, on peut distinguer une série de textes où la ville figure uniquement comme point de départ ou d'arrivée d'un parcours le plus souvent exceptionnel et, comme tel, digne d'être relaté. Dans ce cas, elle fixe les limites du voyage comme celles du récit; elle encadre mais est exclue. Le texte que Nikolaj Prževal'skij publie au retour de son expédition de 1871 en fournit un bel exemple. Kiakhta y apparaît comme les coulisses de l'expédition où se règlent les dernières questions d'intendance avant le départ. Elle n'est pas décrite et reste à l'orée du grand spectacle qu'est le voyage et dont Prževal'skij, par l'écriture, se fera le metteur en scène. Certes, à la veille d'accomplir la première de ses expéditions, l'explorateur est sensible aux effluves de l'Orient qui flottent dans la ville et donnent un avant-goût des lointaines terres mongoles et tibétaines à découvrir :

À Kiakhta, d'emblée, nous ressentions la proximité de l'étranger. Les files de chameaux dans les rues de la ville, les visages basanés aux pommettes

59. Voir Silin (1947, p. 195).

saillantes des Mongols, les Chinois aux longues nattes, une langue étrangère, incompréhensible, tout cela annonçait clairement que nous étions désormais à la veille de faire ce pas qui devait pour longtemps nous séparer de notre patrie et de tout ce qui nous y était cher⁶⁰.

Néanmoins, rien n'est dit de la ville et le récit s'achève sur le retour à Kiakhta sans que celle-ci ne soit davantage décrite. Seul importe le monde inconnu dont l'explorateur a vaincu les mystères. Kiakhta, elle, n'en fait pas partie. Le Bouriate Gombožab Cybikov confirme ce regard sur la ville en achevant son récit de voyage au Tibet sur cette phrase : « le 2 mai, à Kyakhta, je franchissais la frontière de la Russie⁶¹ ». On peut dès lors refermer le livre, le voyage a pris fin.

Pour d'autres voyageurs, franchir les limites de la ville et entrer chez les « Célestes », c'est moins pénétrer une contrée mystérieuse, fascinante et attirante que s'enfoncer dans un monde païen, hostile et potentiellement dangereux. Se risquer au-delà des limites de la chrétienté ne rehausse pas l'héroïsme de l'aventurier, n'encense pas l'exploit individuel, mais équivaut par contre à une épreuve sérieuse exigeant des précautions, voire quelques rituels. Ce sont « accompagnés du clergé de Kiakhta, précédés des saintes croix [et] au son des cloches »⁶² que le père Egor Timkovskij et ses compagnons en partance pour Pékin s'avancent vers Maimaicheng. À la litanie des popes et aux chants du chœur se mêlent parfois, au fur et à mesure que l'on s'écarte du monde chrétien, le son de cymbales et de tambourins qui signale la présence vaguement inquiétante d'un temple bouddhique dans les lointains (Bates 1910, p. 175). Par contre, pour les missionnaires qui rentrent de Pékin, l'apparition sur une hauteur de « l'église et [du] clocher

60. Prževal'skij (1875, p. 1). Nikolaj Prževal'skij (1839-1888), géographe, ethnographe, spécialiste de l'Asie centrale, séjourne à Kiakhta en 1870, puis en 1873, en 1880 et enfin en 1883, lors de quatre des cinq explorations qu'il effectue en Mongolie, en Chine et au Tibet. Le récit de la quatrième expédition (1883-1885) ne contient déjà plus aucune allusion à cette présence de l'Orient si manifeste à Kiakhta. Seuls les préparatifs avant le départ de l'expédition sont évoqués. Voir Prževal'skij (1888, pp. 70-72).

61. Tsybikov (1992, p. 291). Gombožab Cybikov (1873-1930) accomplit pour le compte du gouvernement russe un voyage au Tibet entre 1899 et 1902. Il fait commencer son récit de voyage à Ourga.

62. Timkovski (1993, t. I, p. 10).

KIAKHTA OU L'ÉPAISSEUR D'UNE FRONTIÈRE

de Kiakhta, éclatants de blancheur» marque l'heureux dénouement d'une mission en terre impie. Pour le père Jakinf, apercevoir l'église de la Résurrection est l'occasion d'un moment d'exaltation véritable⁶³; pour l'archimandrite Palladius, cité ici, cette vision réconfortante marque tout simplement la fin du compte rendu de voyage⁶⁴.

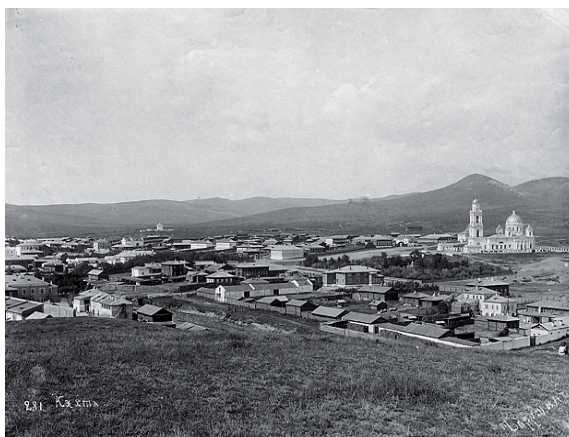


FIG. 6 — N. A. Čarušin, «Kiakhta»
(fin du XIXe siècle) © Musée de Kiakhta

L'arrivée à Kiakhta, pour les laïcs qui rentrent de Chine, équivaut souvent à un véritable retour en Europe. L'épreuve accomplie n'est plus d'ordre spirituel; elle est un exploit physique souvent plus harassant que véritablement périlleux. Pour Henry Russell-Killough, alpiniste familier des records qui vient d'effectuer en dix-neuf jours le

63. Bičurin (1991, p. 92).

64. Palladius (1894, p. 59). L'archimandrite Palladius (dans le siècle N. N. Kafarov), nommé en 1846 chef de la Treizième Mission orthodoxe à Pékin, effectue le voyage Pékin - Kiakhta par la route postale entre le 27 avril et le 5 juin 1847.

On comparera avec l'arrivée du révérend James Gilmour (1883, p. 9) qui, venant d'Ourga, aperçoit de suite «la blanche église» de Kiakhta, «première indication pour un voyageur qui a traversé le désert en venant de Chine qu'il se rapproche à nouveau de la civilisation». Gilmour signale que les Russes qui l'accompagnent se rendent immédiatement dans l'église pour prier. James Gilmour (1843-1891), d'origine écossaise, est célèbre pour l'intérêt qu'il montra envers les Mongols et pour son travail de missionnaire en Mongolie. Il est à Kiakhta à la fin de l'année 1870.

périple Pékin-Kiakhta, apercevoir l'église de la Résurrection est une délivrance :

Lorsqu'en sortant des forêts j'aperçus au-delà des sables le clocher pittoresque de Kiakhta surmonté de la croix, il me sembla voir un phare de la Manche, et je saluai en lui l'Europe en jetant bien haut mon chapeau et poussant trois hourras⁶⁵.

Pour Catherine de Bourboulon (1991, p. 354), c'est un retour « en pleine civilisation ». Ne nous méprenons pas cependant, le complexe de supériorité européen n'explique pas tout et n'est, peut-être, même pas en jeu ici. Ce serait commettre un contresens que de négliger les conditions concrètes du voyage qui précède l'arrivée à Kiakhta lorsqu'on arrive par l'Orient, à savoir la traversée des déserts mongols, « voyage des plus pénibles, des plus fatigans, et même des plus dangereux, qu'il soit possible de faire sur terre » (Timkovski 1993, t. II, p. 438).

Il est d'autres voyageurs pour lesquels Kiakhta n'est pas simplement une étape obligée sur un trajet exténuant mais un lieu qui vaut la visite. Le Suisse Hans Jakob Fries et l'Américain George Kennan sont de ceux-là. Le premier se dit « plein d'agitation et d'impatience » à l'idée de voir « ce remarquable village de la frontière et les Chinois qui y habitent » et, une fois sur place, il regrette de ne pouvoir y séjourner plus longtemps⁶⁶. Plus d'un siècle plus tard, le second opère tout exprès « un détour dans le but de visiter Kiakhta, la ville-frontière mongole du Maïtmacheng et la grande lamaserie bouddhiste du lac aux Oies⁶⁷ ». Kiakhta, à laquelle il

65. Russell-Killough (1866, t. I, p. 155). De père irlandais et de mère française, le comte Henry Russell-Killough (1834-1909) est à Kiakhta en 1858.

66. Fries (1974, p. 127-135). Hans Jakob Fries (1749-1801) s'installe en Russie en 1771 et accompagne le major Riedel, Suisse comme lui, dans une mission en Sibérie afin de recruter des soldats des régiments stationnés en Sibérie et compléter ainsi les rangs de ceux stationnés en Russie occidentale. Son voyage accompli entre 1775 et 1780 est à peu près concomitant à celui de Pallas, mais la route empruntée par chacun d'eux diffère.

67. Kennan (1891, t. I, p. 61). Même tentation chez Edmond Cotteau (1833-1896) qui est à Verkhneïoudinsk à l'été 1881 : chargé par le ministère de l'Instruction publique française de se rendre au Japon et en Amérique, il regrette de ne pouvoir entreprendre, faute de temps, « l'excursion de Kiakhta et Maïmatchin ». Cotteau (1883, p. 280).

Le *datsan* du lac aux Oies est situé dans les environs de Kiakhta. Construit dans les années 1740 ou 1750, il fut longtemps le centre du bouddhisme lamaïque bouriate ; le pandita-khambo-lama, la plus haute autorité ecclésiastique de l'Église bouddhiste bouriate, y résidait.

consacre un chapitre entier de *Siberia and the Exile System*, présente un attrait touristique comparable à celui offert par le *datsan* (monastère) de Gusinoe Ozero qui est l'un des plus anciens de Transbaïkalie. Elle permet aussi à moindre frais une incursion en Chine. Il suffit de quelques mètres, «deux cents yards» exactement, et «l'on se retrouve au milieu de l'Empire chinois, [...] la Chine a pris la place de la Russie» (Kennan 1891, t. I, pp. 108-109). C'est que Kiakhta juxtapose Chine et Russie, concentre et condense le domaine du Fils du Ciel et celui des tsars de toutes les Russies. L'entrée dans Maimaicheng procure à ce titre une perception intense de la frontière: «Vous pourriez penser être séparé de l'Empire russe par la largeur d'un continent», prévient Kennan (*ibid.*, I, p. 108). Dans le face-à-face que propose Kiakhta et Maimaicheng – et que reproduisent pour le promeneur les surprenants caprices du parc de Tsarskoïé Siélo –, la sensation exotique est à son comble. Élisée Reclus, renseigné par ses lectures des voyageurs, y est sensible: «l'on ne trouve peut-être pas dans le monde un autre exemple aussi remarquable d'opposition dans l'apparence d'agglomérations urbaines. Kiakhta ressemble à un quartier élégant d'une ville européenne» tandis que «Maimatchin est, pour ainsi dire, un faubourg de Pékin, beaucoup mieux tenu que les autres villes du nord de la Chine [...]» (Reclus 1881, p. 751). Dans ces conditions, franchir la frontière équivaut à s'affranchir de l'épaisseur temporelle nécessaire d'ordinaire pour atteindre les rives de l'Ailleurs exotique. Le voyageur, qui passe d'un bourg marchand à l'autre, semble «pris dans un rêve ou un effet magique⁶⁸», «jeté dans l'antithèse de toutes les expériences occidentales⁶⁹», transporté dans «un monde nouveau⁷⁰», éventuellement sur «le tapis magique des *Mille et une nuits*⁷¹».

Mais que découvre-t-il derrière les «terribles dragons et bêtes féroces⁷²» peints sur les écrans tendus devant les portes de Maimaicheng ?

68. Erman (1848, t. II, p. 210).

69. Bates (1910, p. 176).

70. Lansdell (1882, t. I, p. 339).

71. Kennan (1891, t. I, p. 109).

72. Popov (1933, p. 70). Au début du XIX^e siècle, nul dragon mais le caractère *fu* (bonheur) inscrit sur les planches qui cachent l'intérieur du Maimaicheng. Voir Klaproth (1824, p. 63). Dans les années 1860, lorsque le journaliste américain Thomas W. Knox (1835-1896) fait son tour du monde, c'est un globe rouge qui figure sur ces écrans. Voir Knox (1873, p. 306).

Bien souvent, une tout autre Chine que la Chine de l'Europe. Il suffit d'une éclipse pour bouleverser les certitudes voltairiennes de Pallas. Que l'ombre du soleil se porte sur la lune, et ces êtres raisonnables que sont les Célestes se révèlent de grands superstitieux. De plus amples observations sur leurs mœurs le confirment :

Je fus vivement surpris de voir un peuple civilisé et fort instruit s'attacher ainsi aux prédictions de leur calendrier, qui leur dicte l'occupation de chaque jour, et à tant d'autres préjugés [...]. On pardonnerait à peine un préjugé aussi sot aux stupides Mongols. (Pallas 1793, t. V, pp. 321-322).

Les préjugés – ils peuvent être européens – qui président à la hiérarchisation des peuples sont suffisamment explicites pour que nous n'ayons pas à commenter davantage la déception qui gagne Pallas.

Les Chinois ont beau être réputés peu attachés à la religion – et quoique découvrant leur superstition, Pallas confirme ce trait de leur caractère⁷³ –, les voyageurs prêtent attention aux «deux pagodes» de Maimaicheng et, éventuellement, à la mosquée des Boukhariotes⁷⁴.

La description la plus détaillée des temples est donnée par Coxe⁷⁵, la plus précise et savante par Klaproth. En bon sinologue, celui-ci repère un temple dédié au héros mongol Gesur Khan (Geser Khan) – en chinois Kouan-yu (Guanyu), écrit-il – et que les Mandchous «qui règnent actuellement en Chine» regardent comme «l'esprit tutélaire de leur dynastie». De l'autre temple, il le dit consacré au dieu qu'on nomme «en mongol *Ergetou khomchim botisato* et en sanskrit

73. Pallas (1793, t. V, p. 322). Plus tard, Ivan Popov note l'indifférence des Chinois face à la mort. Voir Popov (1933, p. 80).

74. Pallas (1793, t. V, p. 249) note le «Metsched Mahométan situé dans le quartier des Boukarski». Selon Coxe (1781, p. 174), les Boukhariotes se regroupaient dans le sud-ouest de Maimaicheng. Nous ne savons pas en quelle année précisément la mosquée disparaît, mais au XIX^e siècle, plus aucun voyageur ne la mentionne ni n'aperçoit de Boukhariotes. L'historien C. M. Foust (1969, pp. 15-16) explique qu'il est presque impossible de préciser qui sont les Boukhariotes sinon qu'ils appartiennent essentiellement à une branche bouriato-mongole appelée *Buxarcy*. Cependant, le terme «Boukhariote» a fini par désigner au XVIII^e siècle l'ensemble des peuples mongols et turcs qui commerçaient avec les Russes.

75. Coxe (1781, pp. 278-281). L'artiste venu dessiner Kiakhta (voir FIG. 6, p. 270) n'a pas eu le temps de reproduire cette grande pagode, explique Coxe dans son ouvrage.

Awalokit Echwara »⁷⁶. Le fait qu'aucun voyageur, à l'exception notable d'Adolph Erman, ne songe à faire un rapprochement entre ce temple bouddhiste et les *datsan* des environs révèle combien la religion des Chinois et le bouddhisme en général sont méconnus et représentent de vagues cultes païens rendus à des idoles « tantôt d'une forme & tantôt d'une autre »⁷⁷.

À vrai dire, la proximité de Kiakhta ne fait que rehausser aux yeux de certains la turpitude de la religion d'en face: le père Jakinf ne se prive pas de souligner le contraste entre le temple aux « idoles en terre d'aspect monstrueux, tout à fait mal peintes » et la superbe église de la Résurrection à l'intérieur « richement décoré et de bon goût » (Bičurin 1991, p. 92).

De Maimaicheng cependant, les voyageurs s'accordent à noter la propreté⁷⁸ – digne des Hollandais, dit Klaproth (1824, p. 66) – au point de donner à penser qu'ils ne l'attendaient en rien. Toutefois, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, serait-ce déjà un peu moins vrai? Se rapprocherait-on déjà de cette « saleté épique » de la Chine qu'évoque Claudel en 1936? (Claudel 1965, p. 1022). Pour le Russe A. Vinogradov, les rues de la ville chinoise sont sales⁷⁹, de même que pour les Français Jules Legras et Paul Labbé qui précisent néanmoins que les habitations ne le sont pas⁸⁰.

Maimaicheng réserve une autre surprise, d'ordre culturel cette fois: le théâtre chinois, présenté dans un bâtiment « au pied de la muraille de la ville, près de la grande pagode »⁸¹. De ces spectacles

76. Klaproth (1824, pp. 68-69). Voir également Klaproth (1879, pp. 230-231).

77. Gmelin (1767, t. I, p. 230). Gmelin décrit là les idoles conservées dans les maisons de Maimaicheng, car en 1735 – date de son séjour dans la ville –, ni les temples ni la mosquée n'ont encore été construits.

78. Coxe (1781, p. 172), Cochrane (1825, vol. II, p. 165-166), Cottrel (1842, p. 314), Fries (1974, pp. 129-130), Gmelin (1767, t. I, p. 229), Knox (1873, pp. 306 et 311), Michie (1864, p. 203). Sur les intérieurs étonnamment propres, voir Klaproth (1879, p. 239) et Popov (1933, p. 70).

79. Vinogradov (1901, p. 192). Nous n'avons pu obtenir de renseignement sur ce voyageur.

80. Labbé (1909, p. 82); Legras (1899, p. 288).

81. Coxe (1781, p. 275). L'Anglais Samuel Bentham (1757-1831) – il est le frère du philosophe et juriste Jeremy Bentham – qui, entré au service du comte Potemkin, est à Kiakhta vers 1782, note qu'un temple a été construit sur l'emplacement d'un ancien théâtre. Il est à notre connaissance le seul à parler d'absence de théâtre à Maimaicheng. Voir Bentham (1862, p. 53). Par contre, du côté russe, il semble bien certain qu'il n'y eut jamais de théâtre, ni de salle de concert.

avec accompagnement musical – un véritable « tintamarre⁸² » –, le plus souvent les voyageurs ne comprennent strictement rien et, surtout, ne retirent aucune délectation esthétique :

Les acteurs étaient habillés et peints de la manière la plus bizarre; ils se démenaient comme des possédés, et criaient jusqu'à ce que la voix leur manquât. C'est tout ce qu'un Chrétien y pouvait comprendre [...].

(Klaproth 1879, p. 232)

Tout au plus repèrent-ils qu'il s'agit « de petites farces burlesques en l'honneur [des] idoles⁸³ », d'une « partie essentielle du rite religieux⁸⁴ », de pièces à « caractère historique⁸⁵ », voire de « pièces généralement satiriques, et dirigées pour la plupart contre les Magistrats et les Juges qui manquent d'équité⁸⁶ ». Signe d'une vraisemblable évolution de cette dramaturgie populaire, Paul Labbé, qui avoue ne rien comprendre à ces « pièces à clef », relève néanmoins qu'elles mettent « en scène des missionnaires russes, anglais et français à qui il arriv[e] des aventures bien désagréables et qui excit[ent] les rires satisfaits des spectateurs » (Labbé 1909, p. 85). Étrange théâtre chinois ! Toujours est-il que grâce à Maimaicheng, nous possédons là une série de réactions brutes émanant d'Occidentaux en rien préparés à cette rencontre, ne soupçonnant peut-être même pas qu'ils auraient à la faire.

Auprès des voyageurs, Maimaicheng est l'occasion d'une autre expérience dont on peut dire sans se tromper qu'elle marque l'acmé de l'intrusion dans l'Ailleurs. Peut-être l'avons-nous aujourd'hui oublié,

82. Klaproth (1879, p. 228). « Beaucoup de cris, de bruits et peu de mouvements », confirme Popov (1933, p. 77). Le seul voyageur à notre connaissance à montrer de l'intérêt pour les spectacles de la ville chinoise est Adolph Erman qui, une nouvelle fois, se distingue par sa curiosité intellectuelle. Au sujet de la symbolique du maquillage et du contenu des pièces, il prend ses renseignements auprès de Russes de Kiakhta. Voir Erman (1848, t. II, pp. 223-224 et 248-249).

83. Coxe (1781, p. 275). Pour Pallas (1793, t. V, p. 259), les comédies jouées à Maimaicheng le sont en l'honneur des idoles.

84. Meignan (1876, p. 273). Meignan précise que le théâtre est « disposé de telle manière que, les portes du temple étant ouvertes, l'idole puisse contempler la représentation ».

85. Popov (1933, p. 77).

86. Coxe (1781, p. 284).

alors que nos villes comptent à chaque coin de rue ou presque un restaurant chinois, mais la découverte de l'art culinaire des Célestes fut source d'étonnement majeure pour les Occidentaux. Les repas, avec énumération à l'envi des plats servis, sont autant de scènes obligées du séjour à Maimaicheng. Des «dix-neuf potages⁸⁷» aux «espèces de crevettes (ou de vers) très croquantes⁸⁸», «des œufs conservés et manipulés de telle sorte que l'albumine en est devenue noire» aux «petits reptiles ouvragés⁸⁹», des «nids d'oiseau⁹⁰» aux «morceaux d'animaux gélatineux⁹¹» et autres «fruits secs dont le noyau est sucré⁹²», tout suscite l'ébahissement du voyageur confronté dans le même temps au maniement des baguettes.

De ces descriptions appuyées de repas chez les marchands chinois, retenons un élément important: pour les Russes de Kiakhta, dîner à la ville chinoise est chose courante, mieux c'est une fête à laquelle on convie ses hôtes. Un contrat ne saurait se conclure sans un repas offert par la partie chinoise, les Russes fournissant, eux, «le champagne qui toujours arrose copieusement le beurre de sabot de cheval, les ailerons de requin, les œufs vieux de plusieurs mois et les vers de mer confits⁹³». L'intimité entre gens de Kiakhta et gens de Maimaicheng se révèle à cette occasion où les boissons des uns accompagnent les plats des autres. Erman ne manque pas de signaler que les Chinois préfèrent la vodka des Russes à leur eau-de-vie (Erman 1848, t. II, p. 229). Et il faut toute la russophobie d'un Britannique en période de Grand Jeu, en l'occurrence Alexander Michie, pour déceler là une faute de goût révélatrice de cette nature «plus que demi-asiatique» et «barbare» des Russes⁹⁴. Pourtant, plus d'un siècle auparavant, le docte Pallas, sans exclure que grenouilles, sauterelles et chiens aient

87. Klaproth (1879, p. 232).

88. Legras (1899, p. 304).

89. Meignan (1876, p. 275).

90. Lansdell (1882, t. I, p. 347)

91. Erman (1848, t. II, p. 228).

92. Legras (1899, p. 299).

93. Labbé (1909, p. 87). Sur l'habitude prise par les Chinois au contact des Russes de boire du champagne, voir également Cottrel (1842, p. 316).

94. Michie (1864, pp. 210 et 212). Nous n'avons pas trouvé de renseignements précis sur Alexander Michie (1833-1902).

pu entrer comme ingrédients à part entière dans cette surprenante gastronomie orientale⁹⁵, rendait hommage à l'art culinaire de l'Empire sino-mandchou qu'il découvrait à Kiakhta.

Étudier l'Autre de l'autre côté de la frontière

« La Russie repose, pour ainsi dire, sur l'Asie.
Une frontière sèche d'une immense étendue
la met en contact avec presque tous les peuples
de l'Orient, et l'on aurait peine à croire
que de tous les États de l'Europe,
la Russie se trouve celui où l'on s'est le moins
livré à l'étude de l'Asie. Les plus simples notions
de Politique suffisent pour faire apercevoir
les avantages que retireroit la Russie
à s'occuper sérieusement de l'Asie »

Serge Ouvarov (1810, p. 8)

Kiakhta offre un point d'observation extraordinaire. De la comparaison entre Russes et Chinois à laquelle elle invite spontanément, les voyageurs venus de loin tirent des conclusions sur l'un comme l'autre peuple. Les ressemblances peuvent l'emporter sur les différences, et, éventuellement, faire la démonstration de l'arriération *asiatique* des Russes – le jugement émis par Michie en étant un exemple. La comparaison peut au contraire révéler des différences telles qu'elles autorisent quelques pronostics d'ordre géopolitique. L'observateur s'engage alors dans une ethnographie comparée et peut, à l'instar du slaviste Jules Legras, prédire la métamorphose à long terme du Russe « en tributaire du patient Asiatique » (Legras 189, p. 293).

Pour les observateurs russes, Kiakhta a été un formidable avant-poste de l'orientalisme. D'une part, parce que chaque ambassade vers Pékin (elle comportait des missions scientifiques), chaque relève de la Mission spirituelle orthodoxe (elle formait les traducteurs du mandchou

95. Pallas (1793, t. V, pp. 266-270).

et du chinois), chaque expédition ou presque vers la Mongolie et le Tibet s'y arrêtaient; d'autre part, bien sûr, parce que le monde mongol et un fragment du monde chinois étaient là présents, offerts à l'examen des savants et des curieux. Plusieurs d'entre eux s'attardèrent même dans la ville sans pousser au-delà.

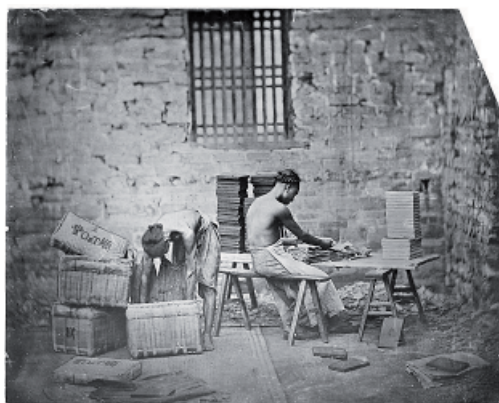


FIG. 7 — N. A. Čarušin, «Emballage du thé»
(fin du XIX^e siècle) © Musée de Kiakhta

Ainsi Klaproth engagé par le comte Jean Potocki pour participer à l'ambassade de 1805 renonce-t-il à la Chine, s'arrête à Irkoutsk pour y étudier le fonds chinois de la bibliothèque et séjourne à Kiakhta pour y pratiquer son chinois⁹⁶. Ainsi le baron Paul Schilling von Canstadt, attaché au département asiatique du ministère russe des Affaires étrangères, apprécie une longue halte de dix-huit mois à Kiakhta pour étudier l'Église bouddhique, visiter les *datsan*, collecter les manuscrits bouddhiques auprès des Bouriates, et accessoirement inventer le

96. « [Monsieur Klaproth] compte faire dans le courant de l'hiver, une course à Kiakhta, pour s'y exercer dans la prononciation commune » écrit Jean Potocki (2006, t. V, lettre du 22 septembre 1805 à Jurij A. Golovkin, p. 119). Voir également Potocki (2004, t. II, p. 257). Jean Potocki (1761-1815), l'auteur du célèbre *Manuscrit trouvé à Saragosse*, est à Kiakhta à l'automne 1805 puisqu'il dirige alors la partie scientifique de l'ambassade du comte Golovkin. L'échec de cette ambassade le convainc encore davantage de la nécessité pour la Russie de penser autrement son rapport à l'Asie.

télégraphe électromagnétique⁹⁷. Pendant ce temps, le père Jakinf, qui l'accompagne en qualité de traducteur, perfectionne son mongol et se penche tout à son aise sur son autre objet d'étude, la Chine :

Une semaine entière, je me suis perdu en curiosité à observer les Chinois. Tout ce que j'avais lu à leur sujet dans les descriptions des voyageurs, j'ai essayé de le vérifier de mes propres yeux, et cela n'est pas difficile à Kiakhta⁹⁸.

Pendant son séjour, le religieux met en place les premières bases d'un enseignement du chinois et enseigne lui-même cette langue pendant dix mois à plusieurs enfants de la ville. Sur les instances du marchand N. M. Igumnov et avec le soutien du ministère des Finances, il ouvre en 1835, lors d'un second séjour à Kiakhta, une école de chinois et demeure dans la ville deux années⁹⁹. Même si l'enseignement dispensé par ses successeurs ne donne pas les résultats escomptés – former des fonctionnaires aptes à traiter en chinois avec les marchands de Maimaicheng –, cette école marque néanmoins une étape importante de l'orientalisme russe ; elle précède d'ailleurs de deux ans la création de la première chaire de chinois en Russie.

Pour les mongolisants, Kiakhta est la porte qui ouvre sur la Mongolie. A. V. Igumnov¹⁰⁰, l'un des pères de la mongolistique russe, est d'ailleurs

97. Le baron Paul Schilling von Canstadt [Pavel L'vovič Šilling] (1786-1837) fut à la fois un orientaliste et un physicien de talent. Élu membre en 1822 de la Société asiatique française, en 1824 de l'Association orientaliste britannique et en 1827 de l'Académie de Saint-Petersbourg, il se familiarise avec le bouddhisme lamaïque en étudiant les textes originaux. On sait qu'Alexandre Pouchkine souhaite se joindre à son expédition de 1830-1832 en Sibérie orientale mais ne fut pas autorisé à entreprendre ce voyage.

98. Bičurin (1991, p. 304). Des extraits de *Zapiski otca Iakinfa o pričinox, pobudivšix menja exat' v Kjaxtu c P. L. Šillingom* [Carnets du père Jakinf sur les raisons qui m'ont entraîné à me rendre à Kiakhta avec P. L. Šilling] signalés par Klimov (1978, p. 27) sont redonnés dans Kim & Šastitko (1990, pp. 187-188).

99. Pour plus de détails sur cette école (elle ferme en 1861), voir Kim & Šastitko (1990, pp. 186-194) et L. Filippova (2003, pp. 100-102).

100. A.V. Igumnov (1761-1834), né à Koudarinsk à quelque 70 km à l'est de Kiakhta, participe à la Septième Mission à Pékin en 1781 ainsi qu'à l'ambassade du comte Golovkin en 1805. Voir Bawden (1985, p. 134). C. Bawden mentionne une école qu'Igumnov crée pour des enfants bouriates notamment, mais il la situe à Verkhnéoudinsk et ne mentionne aucune école à Kiakhta. Il suit ici Erman (1848, t. II, p. 280) qui parle de l'école fondée par «M.Iguminov» en 1818. Au sujet de l'école de Kiakhta, voir Klimov (1978, p. 34), Thompson (1980, p. 138), Filippova (2003, pp. 102-103) et *Letopis' Kjaxty* (2004, p. 9).

nommé interprète dans la ville en 1777. En 1813, il y ouvre une école privée russo-mongole dont les élèves, russes et bouriates, sont destinés à intégrer les services douaniers. I. M. Kovalevskij (Józef Kowalewski) (1800-1878), fondateur en 1833 à l'Université de Kazan de la première chaire de mongol en Europe, est aussi dans la ville entre 1830 et 1833 (Klimov 1978, p. 28). Et cette même année, c'est au tour d'une école militaire russo-mongole de voir le jour. Le jeune Dorži Banzarov, auteur de la première étude systématique sur le chamanisme mongol, y fera ses classes avant d'étudier à Kazan¹⁰¹.

Dissymétrie

On peut scruter le voisin d'en face sans remarquer pour autant que le statut des femmes chez soi et chez l'Autre diffère parfois du tout au tout et accuse même un déséquilibre assez inattendu. De cela, Kiakhta et Maimaicheng livrent pourtant un bel exemple : d'un côté, l'on a l'une des villes de Russie les plus avancées en matière d'éducation féminine avec son école de filles créée en 1862 qui deviendra par la suite le troisième lycée pour jeunes filles fondé dans l'Empire tsariste ; de l'autre, une ville d'hommes exclusivement, les femmes de l'Empire Qing n'étant pas autorisées à vivre aux abords des frontières. En somme, l'une des limites les plus remarquables ici s'organise autour de la séparation entre les sexes : moindre en Russie par le biais de l'éducation, totale en Chine par le fait de l'interdiction de séjour dont sont frappées les Chinoises.

La situation de chaque côté ne passe pas inaperçue aux yeux des voyageurs même si aucun, à notre connaissance, n'est sensible à cette dissymétrie. En 1862 précisément, Catherine de Bourboulon, toujours fine observatrice, note que les dames de Kiakhta qui presque toutes parlent le français «ont beaucoup d'aménité et d'instruction»

101. Voir Klimov (1978, pp. 34-35) et Filippova (2003, pp. 89-90). Dorži Banzarov (1823?-1855) dont le livre *Černaja vera ili šamanstvo u mongolov* [La foi noire ou le chamanisme chez les Mongols] paraît à Saint-Petersbourg en 1891, a peut-être côtoyé à Kazan Léon Tolstoï, également étudiant dans l'université de cette ville à la même époque.

(Bourboulon 1991, p. 358). Plus tard, Ivan Popov (1933, p. 56) insiste sur leur indépendance. Par contre, au sujet de Maimaicheng, Russel-Killough évoque «des vices tels qu’une plume chrétienne tremble même d’y faire allusion¹⁰²». En homme du XVIII^e siècle, Pallas se montre moins prude et rapporte ouvertement les rumeurs qui courent sur la pédérastie des marchands du lieu. Il relève également la complaisance des «femmes de Kiakta [sic]» (sans préciser davantage lesquelles – des Russes, des Bouriates, des Mongoles ?) qui leur offrent des compensations «aux dépens de leur honneur» (Pallas 1793, t. V, p. 261). D’autres voyageurs sont plus précis sur ce dernier point puisqu’ils notent aux abords du village chinois la présence de Mongoles entretenues par les habitants de Maimaicheng¹⁰³. Jules Legras mentionne une localité toute proche, Oulan Bourgasse (Ulaan burgasu), qui est une «sorte de Yochiwara mongol à l’usage des Chinois¹⁰⁴».

Aux yeux du voyageur, la vie chinoise révèle un dérèglement dû à cette absence de femmes. Legras (1899, p. 305) va jusqu’à suggérer qu’elle est cause de la consommation importante d’opium qui est faite à Maimaicheng. Pourtant, au XIX^e siècle, c’est toute la Chine, et non ses seuls confins, qui se consume dans les vapeurs de l’opium.

102. Russel-Killough (1866, p. 84). John Dundas Cochrane est plus allusif encore. Voir Cochrane (1825, p. 165).

103. Voir Martynov (1994, p. 358) et Korsakov (1904, p. 2). L’artiste Andrej Martynov (1768-1826) fut invité à se joindre à l’ambassade du Comte Golovkin en 1805 au titre de premier peintre. Quant à V. V. Korsakov, il séjourna en Chine de 1895 à 1900 en tant que médecin de l’ambassade russe à Pékin.

104. Legras (1899, p. 305). Le Yoshiwara (translittéré à tort ici Yochiwara) est le nom de l’ancien quartier des plaisirs d’Edo (Tokyo).

Nous avons déjà eu l’occasion de le noter, tous les voyageurs ne voient pas la même chose et ne sont pas informés de même. Ainsi l’ingénieur Lindon Wallace Bates (1883-1915) est-il catégorique: les Chinois du Maimaicheng ne peuvent compter sur aucune «consolation indigène». Voir Lindon W. Bates (1910, p. 179).

Kiakhta, centre et confins de la Transbaïkalie

Poursuivons avec la gent féminine de Kiakhta et de Troitkosavsk dans la mesure où les diverses remarques sur les toilettes des femmes attestent on ne peut mieux l'opulence de la ville. D'un œil averti, l'Écossaise Catherine de Bourboulon, devenue parisienne par mariage, note que les femmes de Kiakhta sont «habillées aux dernières modes de Paris, avec des crinolines qui n'en finiss[ent] pas¹⁰⁵». Dans ses mémoires, Ivan Popov précise même le nom de leur couturier : Worth, 7 rue de la Paix¹⁰⁶... Simples détails vestimentaires, dira-t-on, mais ils illustrent parfaitement les raisons pour lesquelles Kiakhta reçut le surnom de «ville des millionnaires». Ils signalent également son importance en Transbaïkalie et n'en rendent que plus saisissant le contraste avec la ville actuelle – nous y reviendrons.



FIG. 8 — N. A. Čarušin, «Troitkosavsk»
(fin du XIX^e siècle) © Musée de Kiakhta

Lorsque certains voyageurs émettent des doutes sur la solidité d'une telle aisance et évoquent des revers de fortune aussi subits que fréquents, ils témoignent déjà, peut-on penser, d'une période où les

105. Bourboulon (1991, p. 357). Quant à la voyageuse, auteur anonyme d'une «Visite chez les Chinois», elle note la «recherche surprenante» des parures des dames russes, mais y voit plutôt un signe ostentatoire directement hérité de la Chine (Klaproth, 1879, p. 227). Sur les hommes de Kiakhta habillés à la dernière mode parisienne, voir Michie (1864, p. 207).

106. Popov (1933, p. 11). Voir aussi Williams (2006, p. 52).

chiffres d'affaires des marchands sont effectivement en baisse et la ville sur le déclin¹⁰⁷. Car, à la vérité, Kiakhta garde trace d'édifices architecturaux de tout premier ordre : leur luxe et leurs dimensions attestent l'importance des revenus de leurs habitants, cela de façon très nette pour la première moitié du XIX^e siècle. À quelques pas de la frontière, l'église de la Résurrection, avec ses frontons soutenus par des colonnes et son clocher qui s'élève à quelque 42 mètres de hauteur, ne déparerait pas à Saint-Pétersbourg. Cet édifice bâti en 1810 est d'ailleurs signalé comme l'une des constructions les plus remarquables de la Sibérie orientale. Autrefois, une iconostase, couverte d'or et de pierres précieuses, et des colonnes en cristal de roche ajoutaient au faste de la décoration intérieure¹⁰⁸. Près de cette église, la Cour des marchands construite comme celle de Troitkosavsk entre 1830 et 1840 est également un bel exemple du classicisme russe. Dans ce vaste carré qui abritait une cour intérieure, l'on déchargeait et entreposait les balles de thé (les baraques qui furent construites en son centre datent vraisemblablement de la période soviétique).

Ces bâtiments, auxquels on ajoutera l'église de la Trinité construite au lendemain des guerres napoléoniennes, l'église de la Dormition en bois construite en 1836 (elle fut détruite en 1942), une seconde église de la Dormition, voisine de la précédente, construite entre 1884 et 1888 et mariant styles classique et russo-byzantin, n'auraient pu être édifiés sans des fonds privés. La construction de cette dernière a d'ailleurs été entièrement financée par le marchand Jakov Nemčinov.

En fait, comme Moscou, Kiakhta a largement bénéficié du mécénat des marchands : ils versaient à la municipalité un impôt – l'*aksidensija* – prélevé directement sur les ventes de thé et destiné à l'entretien des églises et du clergé mais aussi des divers établissements d'éducation.

107. Voir Michie (1864, p. 208), Labbé (1904, p. 260) et (1909, p. 82). Selon ce dernier, même les banques sibériennes s'y seraient laissé tromper.

108. D'abord en bois, elle fut reconstruite en pierre en 1810 d'après les plans d'un architecte moscovite et décorée par un peintre venu d'Italie en 1838. Voir Petunova (1994, p. 4). Voir également la description qu'en donne Landsell (1882, t. I, pp. 333-334). Le décembriste Nikolaj Bestužev (1791-1855) en restaura les icônes en 1854. À ce sujet, voir Tugutov (1964, p. 7).

Leur générosité, leur hospitalité – unanimement saluée par les voyageurs – comme leur grande ouverture d'esprit ont donné l'impulsion nécessaire pour transformer cette petite ville aux abords des déserts de Gobi en une oasis de culture.

Certes, à la fin du XIX^e siècle, une ébullition intellectuelle gagne la Sibérie, notamment dans le domaine de l'ethnographie, qui se traduit par la création entre 1877 et 1894 des musées de Minoussinsk, Nertchinsk, Tchita et Krasnoïarsk et la création de filiales de la Société impériale de géographie à Tchita et Khabarovsk¹⁰⁹. Cependant, sans l'enthousiasme des marchands de la petite ville de Kiakhta, les intellectuels engagés dans la mise en valeur de la Sibérie – qu'ils aient été là de passage comme l'explorateur Grigorij Potanin et le géologue Vladimir Obručev ou à demeure comme les exilés politiques Ivan Popov et Nikolaj Čarušin – auraient-ils pu créer en 1886 une bibliothèque publique, ouvrir en 1890 un musée ethnographique et fonder en 1894 une filiale de la Société impériale de Géographie¹¹⁰ ? Ce n'est pas si sûr.



FIG. 9 — N. A. Čarušin, «Troïtkosavsk»
(fin du XIX^e siècle) © Musée de Kiakhta

109. Voir Popova & Cybiktarov (2003, p. 266). On se souviendra à ce sujet de la remarque de Legras (1899, p. 326) : « Tchita possède un musée ethnographique, cela va sans dire, puisqu'il y en a partout en Sibérie ».

110. Voir l'article de E. V. Smol'nikova et N. A. Xarabadze dans ce recueil ainsi que Popova & Cybiktarov (2003).

Effacement des barrières sociales

« Ici l'argent ne joue qu'un rôle secondaire dans
la considération publique, et le plus mince
fonctionnaire se voit saluer humblement par
des négociants ou des industriels
dix fois millionnaires »

Catherine de Bourboulon (1991, p. 357)

Il convient de préciser qu'un phénomène tout à fait exceptionnel en Russie tsariste a marqué Kiakhta : il s'agit de l'effacement des cloisons entre les diverses couches sociales. L'anthropologue et archéologue de renom, Jul'jan Tal'ko-Grynčevič, seize ans durant médecin dans la ville, apporte à ce sujet un témoignage éclairant :

Lors des fêtes et des réceptions [...] on était frappé par l'esprit démocratique qui régnait [...]. On pouvait lors d'un banquet donné par un millionnaire rencontrer le frère de ce dernier, ouvrier de son état ; à côté d'une dame à la mode, faisant venir ses toilettes de Moscou ou de Paris, une cousine pauvrement vêtue ou une tante avec un foulard sur la tête. Le plus riche n'avait pas honte de ses liens de parenté avec le plus pauvre ¹¹¹.

Pour expliquer cette libéralité surprenante allant à contresens des règles sociales en vigueur à l'époque, Catherine de Bourboulon (1991, p. 358) invoque l'influence exercée par les nombreux exilés politiques présents dans la région. Celle de plusieurs décembristes aux alentours de Kiakhta est souvent évoquée également ¹¹². Nul besoin d'insister sur le fait que la Sibérie a été une terre d'exil pour tous les bannis politiques de Russie occidentale et que les idées les plus réformatrices ont nécessairement fini par imprégner la société sibérienne. On notera toutefois que, d'après R. F. Tugutov, les marchands de Kiakhta s'empressèrent

111. Ju. Tal'ko-Grynčevič, *Sibirskie stranicy žizni* [Pages sibériennes de ma vie], trad. du polonais en russe par N. V. Èl'bart (Tchita, 2000), cité par Konstantinov & Konstantinova (2002, p. 179). Sur la considération dont les marchands de Kiakhta faisaient preuve envers leurs serviteurs, voir Popov (1933, p. 10).

112. Voir *Dekabristy v Burjatii* (1927, p. 7).

auprès des décembristes dès leur arrivée en Transbaïkalie pour leur faire bon accueil¹¹³. Le fait laisse à penser que, déjà, la mentalité des «gens de Kiakhta» (*Kjaxyntcy*) n'admettait guère de barrière entre réprouvés et marchands prospères. En ce sens, il faut penser cette petite ville aux marges de la Russie comme une sorte de camp retranché où la gestion municipale fut moins assurée par une bureaucratie méfiante et rigide, celle façonnée par Nicolas I^{er}, que par les marchands eux-mêmes. De là vraisemblablement ce microcosme singulier au sein duquel, écrit l'ancien bagnard Nikolaj Čarušin, les marchands «se sont fort heureusement démarqués de l'ensemble de leur classe en Russie par leur culture et par leur indépendance», indépendance dont «même le tout puissant gouverneur général ne pouvait parfois venir à bout¹¹⁴».

Quant à l'influence d'éléments étrangers, venus d'Europe occidentale, elle est difficile à apprécier. Outre les gouvernantes attachées aux familles aisées de Kiakhta – différents textes font mention de Britanniques assurant l'éducation des enfants –, on sait que plusieurs missionnaires protestants furent envoyés d'Angleterre par la London Missionary Society en 1818 et s'installèrent non loin pour évangéliser les Bouriates de la région. Selon l'étude très documentée de Charles Bawden, ils auraient été en butte à l'hostilité des marchands de Kiakhta qui les soupçonnaient d'espionner le commerce frontalier¹¹⁵. Cependant, dans ses mémoires, Ivan Popov – qui s'installe à Kiakhta en 1885, soit bien après le départ dans les années 1840 de ces mêmes missionnaires – se fait l'écho de leurs fréquentes visites en ville et de l'influence bénéfique sur le plan intellectuel qu'ils auraient exercée sur ses habitants¹¹⁶. Il faut

113. Tugutov (1964, p. 6). R. F. Tugutov fut directeur du musée de Kiakhta de 1946 à 1973.

114. Nikolaj Čarušin (1851-1937) est arrêté en 1873 à Saint-Pétersbourg pour son appartenance au groupe révolutionnaire de Čajkov. Après quatre ans à l'isolement, il est envoyé au bagne de Kara. Libéré en 1881, il s'installe à Nertchinsk, puis, à l'été 1886, à Troïtkosavsk où il demeure jusqu'en 1895. Là, il se révèle un excellent photographe. On lui doit toute une série de photographies de Kiakhta et des ouvriers chinois de Maimaicheng. Son autobiographie, écrite en novembre 1925 et citée ici, figure sur le site <http://narovol.narod.ru/Person/charushin.htm>

115. Bawden (1985, pp. 331 et 344). Selon Cottrell, la présence de ces missionnaires en Sibérie aurait été perçue comme destinée à préparer un rapprochement anglo-tibétain et assurer ainsi aux Britanniques un ascendant particulier sur l'ensemble des peuples lamaïques. Cottrell (1842, p. 321).

116. Popov (1933, pp. 8, 20, 40 et 47). Les mémoires de Popov ne figurent pas dans la bibliographie du livre de C. Bawden (1985).

croire que le temps passant, et la défaite russe face à la concurrence britannique en Chine consommée, il sera resté un souvenir agréable de ces valeureux missionnaires qui ne convertirent personne ou presque.

Dans cette «Babylone miniature¹¹⁷», comme la surnomma Mixail Bestužev, la frontière fut également poreuse aux courants idéologiques jugés les plus subversifs. Ainsi la correspondance du socialiste Alexandre Herzen exilé à Londres – notamment ses lettres adressées à Bestužev –, parviennent de la capitale britannique au port de Tianjin, traversent la Mongolie, gagnent Maimaicheng et, de là, sont remises aux marchands Sabašnikov et Lužkov qui les transmettent à leur destinataire (Popov 1933, pp. 40-41 et 44). Quant à *Poljarnaja Zvezda* [L'Étoile du Nord] et *Kolokol* [La Cloche], les revues que publient à Londres Alexandre Herzen et Nikolaj Ogarëv, elles peuvent pénétrer clandestinement en Russie aussi bien *via* Maimaicheng et Kiakhta (où elles sont lues avec avidité¹¹⁸) que *via* les comptoirs des marchands de la ville situés sur les rives du Pacifique. Mikhaïl Bakounine, exilé à Irkoutsk en 1861, avant de fuir au Japon – grâce à l'entremise d'ailleurs d'un membre de la famille Sabašnikov¹¹⁹ – s'assure de l'aide de marins mais aussi de négociants de Kiakhta «qui, chaque année, sont plus nombreux dans les parages de l'Amour et de l'océan Pacifique» pour importer en Russie les revues interdites de ses amis Herzen et Ogarëv. «Nous avons donc placé de 100 à 300 exemplaires du journal, quantité minime au point de vue commercial, mais très considérable au point de vue politique¹²⁰», les prévient-il aussitôt parvenu à San Francisco.

117. Tugutov (1964, p. 13). Les frères Nikolaj Bestužev (1791-1855) et Mixail Bestužev (1800-1871), placés en relégation en septembre 1839 à Selenginsk, à moins d'une centaine de kilomètres de Kiakhta, furent des habitués du salon le plus couru de la ville, celui des Sabašnikov. Entre 1840 et 1850, les décembristes I. I. Gorbačevskij (1800-1869) et S. P. Trubeckoj (1790-1860) se rendent également à Kiakhta. Voir Klimov (1978, p. 34). Sur la présence à Kiakhta du décembriste Dmitrij Zavališin (1804-1892), voir Popov (1933, p. 39) et Sabašnikov (1995, p. 43).

118. Sur la lecture de *Kolokol* chez les Sabašnikov, voir Sabašnikov (1995, p. 22).

119. Mixail Sabašnikov (à son sujet, voir supra, note 8) rapporte que dans sa famille, le bruit courait selon lequel la fuite de l'anarchiste M. Bakounine (1814-1876) avait été possible parce que celui-ci avait été embauché comme représentant dans le négoce de fourrure par un membre de la famille: arrivé à Nikolaevsk-sur-Amour par la compagnie Sabašnikov, il avait pu aisément prendre la clé des champs, autrement dit gagner le Japon, puis les États-Unis et enfin Londres. Voir Sabašnikov (1995, pp. 22-24).

120. Lettre du 3 octobre 1861 à A. Herzen (1812-1870) et N. Ogarëv (1813-1877) *in*

Étonnant chemin de traverse emprunté par les écrits socialistes pour gagner le sol russe ! Kiakhta, en marge des lois impériales, se révèle à cet égard une fenêtre ouverte sur le monde. Non sans perspicacité, le révérend Henry Landsell, au terme de son long périple en Russie dans les années 1870, l'associe à Saint-Pétersbourg : à l'exception de la capitale, Kiakhta est, selon lui, la seule ville de l'Empire russe à présenter des « symptômes de mécontentement ou d'esprit révolutionnaire » (Landsell 1882, t. I, p. 328).

Kiakhta ou l'exportation des idées révolutionnaires

À partir de 1911, entre l'Empire des Qing et l'Empire des Romanov emportés tour à tour par la révolution, s'intercale ou, plus exactement, ressurgit le pays mongol placé sous domination sino-mandchoue depuis la fin du XVII^e siècle. La chose ne se fait pas sans quelques attermoissements. Si en 1911, la Chine reflue au loin de Kiakhta, le 25 mai 1915, lors de la signature de l'accord tripartite russo-sino-mongol (dit « Accords de Kiakhta »), elle semble comme revenir en ces terres : la Mongolie-Extérieure se voit reconnaître son autonomie certes, mais sous suzeraineté chinoise. Durant ces années troublées de part et d'autre, les revirements sont nombreux. Très rapidement, les idées révolutionnaires empruntent à nouveau la route de Kiakhta, mais cette fois à rebours.

Lors de la guerre civile, la ville, comme bien d'autres en Russie, passe aux mains tantôt des Rouges, tantôt des Blancs au prix de combats acharnés, en témoigne l'impressionnant massacre perpétré dans les Casernes rouges à la fin de l'année 1919¹²¹. L'autre côté de la frontière, et au premier chef Maimaicheng où la population continue à s'approvisionner, sert alors de refuge aux vaincus du moment¹²². Le

Bakounine (1896, p. 124).

121. À la fin de 1919 et au début de 1920 sont massacrés des soldats de l'Armée rouge et des communistes de Sibérie occidentale et de l'Oural emprisonnés dans les Casernes rouges (grandes bâtisses en brique au sud de Troïkosavsk). Suivant les sources, le nombre des victimes varie de plusieurs centaines à deux mille cinq cents personnes. Voir Peršin (1999, p. 135), Perchine (2003, p. 52) et Williams (2006, p. 192).

122. Voir l'autobiographie de Ksenja Bepalyx, fille d'un marchand de Kiakhta mariée à un

temps passant et les armées blanches se repliant toujours plus à l'Est, Troïtkosavsk, acquise aux bolcheviks, accueille les révolutionnaires mongols. Avec quelques compagnons d'arme, Sükhebator (1893-1923), sur place depuis novembre 1920, organise en accord avec le Komintern le premier Congrès du Parti communiste mongol entre les 1^{er} et 3 mars 1921 et se prépare à porter la révolution dans son pays.



FIG. 10 — Kiakhta et Altan Bulag (à droite) vues de la frontière (côté russe).
Cliché D. Savelli (juillet 2004).

L'historiographie mongole a insisté sur les héroïques combats livrés à Maimaicheng afin de déloger et les Chinois et les éventuels éléments blancs qui s'y seraient trouvés¹²³. Au terme de recherches dans des archives longtemps inaccessibles, l'historienne Inessa Lomakina a pu réfuter cette version des faits et démontrer que le 18 mars 1921, lorsque Sükhebator et ses hommes s'emparent de Maimaicheng, les Chinois ont en fait abandonné les lieux douze heures plus tôt. Le sac

bolchevik, éditée par sa belle-sœur A. Rogozina et par l'écrivain Boris Pilniak à Leningrad en 1930 sous le titre *Kitajskaja sud'ba čeloveka* [Le destin chinois d'une femme]. Pour la traduction française, voir Pilniak & Rogozina (1976). Voir également la biographie d'Ol'ga Junter (Yunter) (1900-1966), originaire d'une famille de marchands de Kiakhta, écrite par sa petite-fille, la journaliste Stephanie Williams (2006). Cette biographie propose un tableau relativement bien documenté de Kiakhta à cette époque.

123. Voir notamment B. Širendyb (1971, pp. 208-215).

de la ville, qui a lieu dans la nuit, n'est donc pas le fait de ces derniers mais celui des communistes¹²⁴.

Quelques distorsions de la vérité ont cependant permis d'attribuer le nom symbolique d'Altan-Bulag ou Source d'Or à la nouvelle ville construite en contrebas de Maimaicheng – on ne l'aperçoit, côté russe, qu'en se postant sur une hauteur près des barbelés qui signalent la frontière. Kiakhta, elle, a reçu en 1973 la suprême récompense de la République mongole, l'ordre de Sükhebatov. Dans l'imaginaire entretenu par l'historiographie communiste mongole, Maimaicheng, disparu, et Kiakhta, son versant russe, se sont imposés comme des lieux de mémoire importants.

La fracture temporelle

Maimaicheng disparaît donc une nuit de mars 1921. Si Kiakhta existe encore, son déclin a néanmoins commencé bien plus tôt. Il a suffi que le transit des marchandises entre la Russie et la Chine par voie terrestre s'avère trop onéreux pour condamner la ville. Le traité de Nankin (en 1842, il ouvre cinq ports chinois aux Britanniques), le traité d'Aïgoun (en mai 1858, il concède à l'Empire tsariste la rive gauche de l'Amour, longtemps pensé comme non navigable), le traité de Tianjin (en juin de la même année, il ouvre à la Russie plusieurs ports chinois), enfin la fondation de Vladivostok en 1860 sont autant d'événements qui rendent la livraison du thé par voie maritime ou fluviale bien plus avantageuse que par voie terrestre. L'inéluctabilité de ce processus devenant si évidente, le gouvernement russe autorise en 1860 l'importation du thé partout dans le pays, et non plus seulement par la seule ville de Kiakhta. Ajoutons comme facteurs d'accélération du déclin de la ville l'ouverture en 1869 du canal de Suez et la création en 1878 de la Flotte des Volontaires¹²⁵ qui rendent plus rapide encore

124. Voir la postface de I. Lomakina in Peršin (1999, pp. 175-188). En français, version abrégée in Perchine (2003, pp. 72-74).

125. La Flotte des Volontaires fut constituée par le biais d'une société qui, fondée en 1878 et présidée par le tsarévitch, futur Alexandre III, recueillit des fonds auprès de la population

l'acheminement du thé de Hankou à Odessa. Selon l'écrivain Dmitrij Staxeév, dès 1870, Kiakhta se transforme peu à peu en une « petite ville insignifiante ¹²⁶ ».

Enfin, la construction du Transsibérien – par tronçons de lignes finalement réunis en 1898 – contribue encore au déclin de Kiakhta. De nombreuses firmes déménagent alors à Irkoutsk, à Tomsk et dans d'autres villes de Sibérie.

Il ne faudrait pas pour autant en déduire que ni l'État russe, ni les marchands eux-mêmes n'ont fait preuve d'inventivité pour défendre Kiakhta et qu'ils se sont résignés à la fatalité de la modernité. La crise du commerce russo-chinois par voie de terre était prévisible dès la fin du XVIII^e siècle ; dès le début du siècle suivant, la concurrence ouverte par les fourrures anglaises et américaines à Canton se faisait sentir ¹²⁷.

Pour parer à ce qui d'année en année devenait toujours plus perceptible, les règlements furent assouplis : alors que depuis 1807, seuls les marchands de la première guilde ¹²⁸ étaient autorisés à négocier à Kiakhta, les marchands de la seconde guilde le furent également à partir de 1856 et ceux de la troisième à partir de 1861. Pour stimuler encore le commerce, le droit d'importer et d'exporter de l'or et de l'argent sans restriction fut accordé en 1861. Des tarifs douaniers en faveur du « thé de Kiakhta » furent édictés ; ils contribuèrent ainsi aux importants échanges de thé chinois contre des textiles russes et facilitèrent la pénétration économique de la Russie en Chine.

Enfin, nouvelle preuve de leur dynamisme, les marchands de thé russes, qui, pour une bonne part, étaient originaires de Kiakhta devinrent

pour acheter des bateaux à l'étranger. Il s'agissait de développer la flotte commerciale et militaire russe et, notamment, d'assurer les liaisons entre Odessa et l'Extrême-Orient. Il est à noter que les marchands de thé russes soutinrent financièrement ce projet. Voir Thompson (1980, pp. 151-152).

126. Staxeév (1870, p. 23). Dmitrij Staxeév (1840-1918) est l'auteur de récits évoquant la vie en Russie et en Sibérie. Marié à la fille d'un marchand de Kiakhta, il habite dans cette ville de 1854 à 1862 et participe à la création du premier journal jamais édité en Transbaïkalie, le *Kjastinskij listok* [La Gazette de Kiakhta].

127. Voir Klaproth (1824, t. I, p. 80).

128. La création de guildes de marchands en Russie remonte à 1721. La troisième guilde fut créée en 1742. À partir de 1775, le capital dont dispose chaque marchand détermine son appartenance à la première, seconde ou troisième guilde.

les premiers Européens à créer des comptoirs en Chine même. À Kalgan, Ourga, Hankou ou Shanghai, ils gèrent des plantations et organisèrent eux-mêmes le transport du thé¹²⁹. L'opulence des « magnats de Kiakhta », qui donnèrent un rayonnement exceptionnel à leur ville, est attestée par des témoignages¹³⁰. Ajoutons un fait révélateur comme celui-ci : au cours de la Guerre des Boxers, la compagnie du marchand Starcev perdit à elle seule rien moins que quarante maisons en pierre lors du bombardement du port de Tianjin¹³¹.

Les projets n'ont pas non plus manqué pour redonner vigueur au commerce de la ville. Au début du XX^e siècle, les marchands envisagent de relier par chemin de fer Irkoutsk à Pékin *via* Kiakhta et de créer à cet effet une société par actions chargée de l'exploitation de la ligne¹³². Après la construction en 1910 de la ligne Pékin-Kalgan, l'idée de joindre la capitale chinoise à Moscou en coupant à travers la Mongolie se fait jour et les marchands placent alors de grands espoirs dans une ligne joignant leur ville à Ourga¹³³. Il apparaît dans le même temps possible de relier Kharbine (Harbin) à Kiakhta, autrement dit la Mandchourie

129. La première fabrique de thé russe en Chine est celle de la Compagnie Litvinov dans la région de Hankou; en 1866, on compte 4 fabriques, en 1870, 14. Ces fabriques ne jouissent pas du droit d'extraterritorialité et ne sont pas officiellement reconnues comme des concessions russes. Voir N. Edinarxova (1977). Pour un témoignage sur Semën Litvinov et les riches négociants européens possédant des plantations en Chine, voir Khokhlov (1996, pp. 164-165 et 185). Les marchands de thé russes ouvrirent aussi des comptoirs à Ceylan et en Inde et des filiales à Londres.

130. Voir par exemple Krasnousov (2005, p. 160).

131. Xoxlov (1998, p. 245). Aleksej Starcev (1838-1900), fils naturel du décembriste N. A. Bestužev et de la Bouriate Sabilaeva, adopté et reconnu par le marchand Dmitrij Starcev, un ami de son père, joue un rôle important dans la création de la Banque russo-chinoise en 1895 ainsi que dans les relations diplomatiques entre la Russie et la Chine. Sa collection de manuscrits chinois et d'art bouddhique pour laquelle un musée français (le musée Guimet?) fit une offre d'achat fut reconnue à l'époque comme l'une des plus importantes collections détenues par un Européen.

132. Labbé (1904, p. 11). L'idée d'un tracé par Kiakhta avait été également défendue en haut lieu par le Bouriate Pëtr Badmaev (1851-1920), médecin introduit à la Cour et aussi propriétaire d'une importante maison de commerce en Transbaïkalie: c'était, à son avis, un excellent moyen de pénétrer en Chine sans attiser la colère des Japonais. Mais en 1896, le tracé du transsibérien *via* la Mandchourie, préféré par Sergej Witte, fut finalement adopté. Notons que l'explorateur Pëtr Kozlov (1863-1935), en 1904, au moment même de la guerre russo-japonaise, réaffirme la nécessité d'une ligne passant par Kiakhta et invite à un rapide désengagement russe en Manchourie. La Mongolie et le Tibet sont à ses yeux plus prometteurs et Kiakhta en est la porte.

133. Voir Perry-Ayscough (1914, p. 127).

aux portes de la Mongolie, par la jonction de deux lignes ferroviaires à Mysovsk au bord du Baïkal¹³⁴. Une série de publications rendant compte des débats pour déterminer si la ligne aboutissant à Kiakhta doit partir de Verkhnéoudinsk ou de Mysovsk prouve l'avancée des discussions à ce sujet¹³⁵.



FIG. 11 — L'entrée de la cour des marchands de Kiakhta avec la statue de Lénine.
Cliché D. Savelli (juillet 2004).

La Première Guerre mondiale met un terme brutal à tous ces beaux projets et, en 1939, la ligne qui relie enfin les capitales bouriate et mongole passe par Nauški, autrement dit par une ville frontalière à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Kiakhta. À l'heure des affrontements avec l'armée japonaise, des raisons stratégiques auraient-elles présidé au choix de ce tracé ? Nous n'avons trouvé aucune explication à cela mais toujours est-il que Kiakhta, où le train n'est jamais passé, a désormais vécu au rythme monotone des petites villes de garnison¹³⁶.

134. *Dopolnitel'naja zapiska...* (1911, p. 17).

135. Voir *Kratkaja zapiska o kjaxtinskoj železnoj doroge...* (1914); *Otvet storonnikam Mysovskogo variantu...* (1914); *Kratkaja zapiska po voprosu o provedenii Kjaxtinskoj železnoj dorogi* (1914). Mysovsk (act. Babuškin), sur la rive sud du Baïkal, est depuis 1892 une étape sur la ligne du Transsibérien et le point de départ de la route (*trakt*) qui mène à Kiakhta et en Mongolie. Elle est séparée de Kiakhta par 231 verstes, de Verkhnéoudinsk par 212. Le projet de liaison entre Kiakhta et le Transsibérien par Mysovsk reçoit le soutien des marchands de Kiakhta et est approuvé par la douma d'Irkoutsk.

136. Actuellement, quelque 5 000 militaires seraient en garnison à Kiakhta.



FIG. 12 — L'église de la Résurrection vu de la cour des marchands de Kiakhta.
Cliché D. Savelli (juillet 2004).

Kiakhta entre passé et futur

Quel pouvait être l'avenir de la ville sans le commerce ? Ou en d'autres termes qu'est-elle devenue en ce début de XXI^e siècle ? La réponse est simple : une ville pauvre. Ce n'est certes pas une caractéristique suffisante pour la démarquer de nombre de villes de la Fédération de Russie. Toutefois, précisons qu'en 1999, le revenu des habitants de Kiakhta était de 2,5 fois inférieur à la moyenne de la République bouriate, elle-même pourtant reconnue comme un des «sujets» (entités territoriales) les plus dénués du pays. En 2001, un groupe de sociologues, convié à esquisser des plans de restructuration des régions et des villes les plus pauvres de Russie, incluait d'ailleurs Kiakhta dans son champ d'étude¹³⁷...

Comme l'ensemble de la République de Bouriatie, Kiakhta est l'exemple même d'une périphérie à laquelle la perestroïka a porté un coup sévère. Avec sa production industrielle, qui a chuté de 85 % entre 1991 et 1998, elle illustre l'échec de la décentralisation en Fédération de Russie. La présence à ses côtés de la Mongolie, pays lourdement endetté, n'a pas amélioré sa situation.

137. Vardonskij & Matveev (2001). Les données statistiques que nous citons dans ce chapitre sont tirées de cet ouvrage.

Pour sortir de la crise, la ville possède le même atout qu'autrefois : être située sur la route Novossibirsk – Oulan-Bator – Pékin. On peut espérer que l'ouverture depuis 2001 d'un poste frontière pour les véhicules motorisés amène un jour un trafic intense entre la Transbaïkalie et la Mongolie et surtout quelques retombées financières pour les habitants de la ville. À l'heure actuelle, l'état de délabrement général de Kiakhta frappe le voyageur. Il ne peut que sourire à la lecture des annonces des agences de voyage qui font miroiter une mythique « route du thé » pour vanter l'attrait touristique de la ville. La cour des marchands de Kiakhta, reconvertie en fabrique de bonneterie durant la période soviétique, et déjà bien à l'abandon lorsque nous l'avions visitée en 2002, l'était encore davantage lors de notre second séjour deux ans plus tard : entre-temps un incendie (volontaire, disait la rumeur) l'avait ravagée. Quant aux infrastructures, en 1772 déjà, Pallas évoquait la pénurie d'eau dont souffrait Kiakhta. Nous confirmons en quelque sorte : durant l'été 2004, la ville n'était plus alimentée en eau courante.

Retourner la frontière, renverser les perspectives et conclure

S'intéresser à Kiakhta, c'est s'intéresser à un point qui a irradié bien au-delà de ses limites physiques mais qui, dans le même temps, a permis, sur une surface réduite, d'étonnantes rencontres multiethniques. De là, peut-être la tendance à considérer la ville comme un symbole de l'amitié russo-chinoise et de l'amitié soviéto-mongole. Cependant Kiakhta n'a-t-elle pas été un symbole commode mais trompeur ?

Pour ce qui est du XVIII^e siècle, des tensions assez vives furent perceptibles entre la Russie et la Chine et la situation fut, semble-t-il, plus d'une fois sur le point de dégénérer¹³⁸. Par contre, au XIX^e siècle, les voyageurs en témoignent, la frontière eut tendance à ne plus exister en cet endroit. Mais la question posée ci-dessus dépasse en réalité la

138. Voir Foust (1969). Mancall (1964, p. 26) minimise, semble-t-il, ces tensions qui se traduisirent par des interruptions de commerce plus nombreuses que les huit qu'il mentionne.

seule Kiakhta et concerne plus largement l'historiographie de la colonisation russe. Dans la représentation de Kiakhta en symbole d'amitié, n'a-t-on pas une nouvelle fois affaire à une interprétation de l'avancée tsariste (et post-tsariste...) en Orient comme une *expansion naturelle* se démarquant des conquêtes britanniques jugées brutales¹³⁹ ? Afin de défendre un tel point de vue, l'«amitié» est alors mise en avant coûte que coûte. De fait, l'écart entre l'original anglais et la traduction russe (du moins telle que la cite dans ce même recueil Aleksandr Petrov¹⁴⁰) du chapitre que le Britannique Michie consacre à Kiakhta en 1864 ne révèle-t-il pas une volonté russe de mettre en valeur une absence de barrières entre Chinois et Russes tout à l'honneur de ces derniers ? Or, nous l'avons vu, si Michie place Russes et Chinois dans un même «panier asiatique», c'est pour dénigrer les premiers et non pour encenser, comme le laisse entendre la version russe, l'amitié respectueuse que ceux-ci éprouveraient pour les Chinois.

Mince détail là encore, dira-t-on, mais en envisageant Kiakhta comme un ensemble d'indices sur les rapports russo-chinois, nous touchons à la question extrêmement délicate de la colonisation et, au-delà, de la quête identitaire russe. Notons que, dans le cas précis des relations russo-chinoises, la vision qui repose sur une opposition entre, d'une part, commerce et pacifisme russes et, d'autre part, guerre et violence britanniques est loin de faire l'unanimité. À défaut de pouvoir nous référer aux historiens chinois, nous renverrons à l'ouvrage de l'historienne américaine Sally Paine où sont cités certains d'entre eux hostiles à une telle vision¹⁴¹.

De cette question complexe à souhait – et que nous nous empressons de laisser à d'autres plus à même d'en débattre – retenons : les deux

139. Comme exemple en relation avec Kiakhta, voir Edinarkova (1977) et (1978).

140. Voir dans ce recueil, p. 284, note 28. Nous n'avons pu consulter la traduction russe.

141. Paine (1996, p. 10 et sq.). Voir également Xoxlov (1982) qui se réfère également aux historiens chinois remettant en cause la «bonne volonté» russe à l'égard de l'Empire Qing. Le sinologue russe précise qu'il s'agit là d'une tendance récente de l'historiographie chinoise qui relève du chauvinisme (comprendre de l'anti-soviétisme). Signalons aussi l'article du sinologue américain Mancall (1964) qui esquisse une rapide comparaison entre Kiakhta et Canton, y voyant là, non sans perspicacité, un biais pour comparer la perception que les Chinois ont eue des Russes et celle qu'ils ont eue des Britanniques.

bourgs marchands de Kiakhta et de Maimaicheng, soudés l'un à l'autre par le miracle de la frontière, occupent une position de choix dans l'historiographie des relations russo-chinoises, et cela d'autant plus que la Russie et la Chine s'y sont trouvées chacune en pays conquis. Peuvent-ils dès lors être gages du respect particulier des Russes pour les peuples orientaux ? de leur position désintéressée en Extrême-Orient ? de leur absence d'agressivité ? Des questions du même ordre pourraient être posées pour la Chine, mais le lecteur l'aura sans nul doute remarqué, nous n'avons abordé Kiakhta que d'un seul côté, que par le versant occidental de la frontière. Nous ne l'avons envisagée ni par le « milieu » (point de vue des nomades bouriates et mongols par définition étrangers à toutes notions de frontière), ni par l'Orient (point de vue mandchou et chinois). Ce simple fait signale notre incompetence pour répondre aux questions posées ci-dessus. Toutefois, en admettant que nous parvenions à renverser la perspective, à considérer la ville, son histoire, son exotisme *de l'autre côté*, que nous réussissions à l'envisager non comme le « fond de l'Asie » pour citer la formule ambiguë de Custine¹⁴² mais comme le « bord de l'Europe », tout se retournerait-il ? Cela est probable tant les renversements de perspective réservent de surprises. Mais, à coup sûr, Kiakhta confirmerait une fois encore ce que la présente étude a souhaité rendre palpable et qui n'est rien d'autre que l'épaisseur, en cet endroit, de la frontière.

142. Custine (2005, p. 681).

BIBLIOGRAPHIE

- ALEKSANDROV, A.
1884 Majmačinskoe narečie [Le dialecte de Maimaicheng], *Russkij filologičeskij vestnik* (Varsovie), 3, pp. 160-164.
- BAKOUNINE [BAKUNIN], Michel [Mixail]
1896 *Correspondance de Michel Bakounine à Herzen et Ogareff (1860-1874)*, préf. et annotations de Michel Dragomanov, trad. de Marie Stromberg (Paris, Perrin), 383 p.
- BATES, Lindon Jr.
1910 *The Russian road to China* (Boston–New York, Houghton Mifflin Company), 391 p.
- BAWDEN, Charles R.
1985 *Shamans, Lamas and Evangelicals: the English Missionaries in Siberia* (Londres–Boston, Routledge & Kegan Paul), XVIII-382 p.
- BENTHAM, M. S.
1862 *The Life of Brigadier-General Sir Samuel Bentham, K.S.G.* (Londres, Longman, Green & Roberts), 322 p.
- BIČURIN, N. Ja. [PÈRE JAKINF]
1991 *Radi večnoj pamjati. Poèzija. Stat'i, očerki, zametki. Pis'ma* [Au nom d'un souvenir éternel. Poésie. Articles, essais, notes. Lettres] (Čeboksary, Čuvaškoe knižnoe izdatel'stvo), 350 p.
- BOURBOULON, Catherine de
1991 *L'Asie cavalière. De Shang-Hai à Moscou. 1860-1862* (Paris, Phébus), 406 p. [1^e éd.: 1866]
- BUTEL, Paul
1997 *Histoire du thé* (Paris, Desjonqueres), 255 p.
- CAHEN, Gaston
1907 Les relations de la Russie avec la Chine et les peuplades limitrophes à la fin du XVII^e siècle et dans le premier quart du XVIII^e, *Revue historique*, XCIV, pp. 1-20.
1911 *Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre le Grand, 1638-1730* (Paris, Alcan), 274-CCVII p.

CHAPPE D'AUTEROCHE, Jean

2004 *Voyage en Sibérie, fait par ordre du roi en 1761*, introd. et notes de Michel Mervaud (Oxford, Voltaire Foundation, «Studies on Voltaire and the Eighteenth Century»), 2 vol., XVI-624 p. [Éd. originale: 1768].

ČIMITDORŽIEV, Š. B.

1978 Russko-mongol'skie torgovye svjazi v XVII-XVIII vv. (čerez Zabajkal'e i Kjastu) [Les relations commerciales russo-mongoles aux XVII^e et XVIII^e siècles (via la Transbaïkalie et Kiakhta)], pp. 80-91 in *Kjaste – 250 let* (Oulan-Oudé, Burjatskoe knižnoe izdatel'stvo), 103 p.

CLAUDEL, Paul

1965 Choses de Chine pp. 1020-1025 in P. Claudel, *Œuvres en prose*, éd. de J. Petit et C. Galpérine (Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade), 1617 p.

COCHRANE, John Dundas (capitaine)

1825 *Narrative of a Pedestrian Journey through Russia and Siberian Tartary from the Frontiers of China to the Frozen Sea and Kamtchatka* (Londres, Charles Knight), vol. 1, 428 p. ; vol. II, 336 p.

COTTEAU, Edmond

1883 *De Paris au Japon à travers la Sibérie* (Paris, Hachette), 450 p.

COTTRELL, Charles Herbert

1842 *Recollections of Siberia in the Years 1840 and 1841* (Londres, John W. Parker), 410 p.

COXE, William

1781 *Les nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique avec l'Histoire de la conquête de la Sibérie, et du commerce des Russes et des Chinois*, trad. de l'anglais (Paris, Hôtel de Thou), XXII-314 p.

CUSTINE, Astolphe de

2005 *La Russie en 1839*, préf. d'Hélène Carrère d'Encausse, notes et postface de Michel Parfenov (Arles, Actes Sud), 918 p. [1^e éd. : 1843]

DAL' [DAHL], Vladimir

1880-1882 *Tolkovyj slovar' živogo velikoruskogo jazyka* [Dictionnaire de la langue vivante grand-russe] (Saint-Pétersbourg – Moscou, Vol'f), 4 tomes, 2^{nde} éd.

EDINARXOVA, Nina E.

1977 O vlijanii kjastinskoj torgovli na èkonomičeskoe razvitie Kitaja v 40-60-x gg. XIX v. [Au sujet de l'influence du commerce de Kiakhta

- sur le développement économique de la Chine dans les années 1840-1860] in A. N. Xoxlov (éd.), *Vos'maja naučnaja konferencija «Obščestvo i gosudarstvo v Kitae»* (Moscou, Nauka), pp. 47-59.
- 1978 Kjaxtinskaja trgovlja i anglo-russkoe soperničestvo v Kitae v 40-60-x godax XIX v. [Le commerce à Kiakhta et la rivalité russo-britannique en Chine dans les années 1840-1860] in A. N. Xoxlov (éd.), *Devjataja naučnaja konferencija «Obščestvo i gosudarstvo v Kitae»* (Moscou, Nauka), pp. 109-116.
- ERMAN, Adolph
 1848 *Travels in Siberia Including excursion northwards, Down the Obi to the Polar Circle and southwards to the Chinese frontier*, trad. de l'all. par William Desborough Cooley (Londres, Longman, Brown and Longmans), vol. I, 495 p.; vol. II, 536 p.
- GENDINOV, Aleksandr
 1994 Iz istorii kraevedčeskogo muzeja [Pages d'histoire du musée régional] in *Bajkal*, 3, pp. 8-17.
- GILMOUR, James
 [1883?] *Among the Mongols* (Londres, The Religious Tract Society), XIV-382 p.
- GMELIN, Johann Georg
 1767 *Voyage en Sibérie, contenant la description des moeurs & usages des peuples de ce Pays, le cours des rivières considérables, la situation des chaînes de montagnes, des grandes forêts, des mines, avec tous les faits d'Histoire Naturelle qui sont particuliers à cette contrée*, trad. libre de l'original allemand par M. De Keralio (Paris, Desaint), t. I, 430 p.; t. II, 324 p.
- GUSEJNOV, Gasan
 2003 *D.S.P. Materialy k russkomu slovarju obščestvenno-političeskogo jazyka XX veka* [D.S.P. Matériaux pour un dictionnaire russe de la langue sociale et politique du XX^e siècle], (Moscou, Tri Kvadrata), 1019 p.
- FILIPPOVA, L. (éd.)
 2003 *Kjaxtinskaja starina. Al'manax* [Choses anciennes de Kiakhta. Almanach] (Kiakhta, Kiactinskij listok), 197 p.
- FOUST, Clifford M.
 1969 *Muscovite and Mandarin: Russia's Trade with China and Its Setting, 1727-1805* (Chapel Hill, University of North California Press), 424 p.

- FOUST, Clifford M.
1992 *Rhubarb. The Wondrous Drug* (Princeton, Princeton University Press), 371 p.
- FRIES, Hans Jakob
1974 *A Siberian Journey. The Journal of Hans Jakob Fries, 1774-1776*, éd., préf. et trad. de l'all. de Walther Kirchner (Londres, Frank Cass), 183 p.
- JADRINCEV, N. M.
1882 *Sibir' – kak kolonija* [La Sibérie, en tant que colonie] (Saint-Pétersbourg, Stasjulevič), XI-471 p.
- KLAPROTH, Julius von
1824 De la frontière russe et chinoise. Notes recueillies pendant un voyage en Sibérie en 1806, pp. 2-80 in Julius von Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie contenant des recherches historiques, géographiques et philosophiques sur les peuples de l'orient* (Paris, Dondey-Dupré), t. I, 478 p.
1879 Une visite chez les Chinois à Kiakhta. Extrait des lettres d'une dame russe, *Revue orientale et américaine*, 2^e série, 11, pp. 223-240.
- KENNAN, George
1891 *Siberia and the exile system* (Londres, James R. Osgood - Mc Ilvaine), t. I, x-409 p.; t. II, 575 p.
- KIM G. F. & ŠASTITKO M. (éd.)
1990 *Istorija otečestvennogo vostokovedenija do serediny XIX veka* [Histoire des études orientales russes jusqu'au milieu du XIX^e siècle] (Moscou, Nauka), 435 p.
- KLIMOV, A. P.
1978 *Kjaxta* [Kiakhta] (Oulan-Oudé, Burjatskoe knižnoe izdatel'stvo), 190 p.
- KHOKHLOV, G. T.
1996 *Le Voyage de trois cosaques de l'Oural au "Royaume des Eaux blanches"*, préf. de Vladimir Korolenko, présentation, trad. et notes de Michel Niqueux (Paris, L'Inventaire), 204 p.
- KNOX, Thomas W.
1873 *Overland Through Asia. Pictures of Siberian, Chinese, and Tatar Life* (Hartford, American Publishing Company), 608 p.

- KONSTANTINOV, A. V. & KONSTANTINOVA, N. N.
2002 *Istorija Zabajkal'ja (s drevnejšix vremën do 1917 goda)* [Histoire de la Transbaïkalie (des temps les plus reculés jusqu'à 1917)] (Tchita, ANO «CNOP» – Izd-vo ZabGPU), 247 p.
- KORSAKOV, V. V.
1904 *V starom Pekine. Očerki iz žizni v Kitae* [Dans l'ancien Pékin. Essais inspirés par la vie en Chine] (Saint-Pétersbourg, Trud), vii-358 p.
- KRAŠENINNIKOV, S. P.
1966 *S. P. Krašeninnikov v Sibiri. Neopublikovannye materialy* [S. P. Krašeninnikov en Sibérie. Matériaux inédits], éd. de N. N. Stepanov (Moscou – Leningrad, Nauka), 239 p.
- KRASNOUSOV, E.
2005 *Šanxajskij russkij polk* [Le régiment russe de Shanghai] [1^e éd. : 1984], pp. 160-373 in V. A. Blagoj et S. A. Sapošnikov, *Belaja èmigracija v Kitae i Mongolii* (Moscou, Centrpoligraf), 429 p.
- KRIT, N.
1864 *Materialy dlja obsuždenija voprosov o čajnoj trgovle* [Matériaux pour débattre des questions relatives au commerce du thé] (Saint-Pétersbourg, V. N. Majkova), 200-v p.
- KUDRJAVCEV, F. A.
1940 *Istorija Burjat-Mongol'skogo naroda ot XVII v. do 60-x godov XIX v.* [Histoire du peuple bouriato-mongol du XVII^e siècle jusque dans les années 1860] (Moscou – Leningrad, Izd-vo Akademii Nauk SSSR), 242 p.
- LABBÉ, Paul
1904 *Les Russes et l'Extrême-Orient* (Paris, Hachette), 277 p.
1909 *Chez les Lamas de Sibérie* (Paris, Hachette), 206 p.
- LANSDELL, Henry
1882 *Through Siberia* (Boston, Houghton, Mifflin and Company), t. I, XVIII-391 p.; t. II, XII-404 p.
- LEGRAS, Jules
1899 *En Sibérie* (Paris, Armand Colin), XVII-384 p.
- MAGGS, Barbara Widenor
1984 *Russia and 'le rêve chinois': China in Eighteenth-Century Russian Literature* (Oxford, The Voltaire Foundation), 179 p.

- MARTYNOV, Andrej
1994 *Živopisnoe putešestvie ot Moskvy do kitajskoj granicy* [Voyage pittoresque de Moscou à la frontière chinoise] (extrait) [1^{er} éd. : 1819], *Bajkal*, 3, pp. 23-26.
- MARX, Karl
1977 *Contribution à la critique de l'économie politique*, trad. de Maurice Hudson et Gilbert Badia (Paris, Éditions sociales), 309 p.
- MEIGNAN, Victor
1876 *De Paris à Pékin par terre. Sibérie – Mongolie* (Paris, Plon), 387 p.
- MICHIE, Alexander
1864 *The Siberian overland route from Peking to Petersburg through deserts and steppes of Mongolia, Tartary* (Londres, John Murray), XII-402 p.
- MJASNIKOV, V. S. (éd.)
2004 *Russko-kitajskie dogovorno-pravovye akty (1689-1916)* [Les actes et traités conclus entre la Russie et la Chine (1689-1916)] (Moscou, Pamjatniki istoričeskoj mysli), 694 p.
- OUVAROV, Serge [UVAROV, Sergej]
1810 *Projet d'une Académie asiatique* (Saint-Pétersbourg, impr. de A. Pluchart), 67 p.
- PAINE, S. C. M.
1996 *Imperial rivals. China, Russia and their disputed frontier* (New York – Londres, M.E. Sharpe), 417 p.
- PALLADIUS (ARCHIMANDRITE)
1894 *Deux traversées de la Mongolie. 1847-1859*, notice de P. Boyer, avant-propos du baron Th. R. d'Otsen-Sacken (Paris, Imprimerie nationale), 79 p.
- PALLAS, Pëtr [Peter] Simon
[1793] *Voyages du professeur Pallas, dans plusieurs provinces de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale*, trad. de l'allemand par le C. Gauthier de la Peyronnie, Nouvelle édition, Revue et enrichie de Notes par les CC. Lamarck, professeur de Zoologie au Muséum national d'Histoire naturelle; Langlès, sous-garde des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, pour les langues Arabe, Persane, Tatare-Mantchou, &c. (Paris, Maradan), l'An II de la République, 9 t.

PARKINSON, John

1971 *A Tour of Russia, Siberia and the Crimea, 1792-1794*, éd. et introd. par William Collier (Londres, Frank Cass), 280 p.

PERŠIN, Dmitrij

1999 *Baron Ungern, Urga i Altan-Bulak* [Le baron Ungern, Ourga et Altan-Bulag], éd. d'Inessa Lomakina (Samara, Agni), 1999, 256 p.

PERCHINE [PERŠIN], Dmitri [Dmitrij]

2003 *Le baron Ungern, Ourga et Altan-Bulag*, éd. d'Inessa Lomakina, trad. de D. Savelli (Paris, Anda), 77 p.

PERRY-AYSCOUGH, H. G. C. & OTTER-BARRY, R. B. (Captain)

1914 *With the Russian in Mongolia*, préf. de Sir Claude MacDonald (Londres – New York – Toronto, John Lane, Bell & Cockburn), XVI-244 p.

PETUNOVA, Natal'ja

1994 Pamjatniki Kjaxty istoričeskoj [Les monuments de la Kiakhta historique], *Bajkal*, 3, pp. 4-8.

PILNIAK [PILNIAK], BORIS & ROGOZINA, A.

1976 *Une Femme russe en Chine*, trad., préf. et notes de Jocelyne de Maack (Lausanne, L'Âge d'Homme), 124 p.

POPOV, Ivan

1933 *Minuvšee i perežitoe. Iz vospominanij* [Passé et vécu. Pages de mémoires] (Moscou, Akademia), t. II, 214 p.

POPOVA, E. E. & CYBIKTAROV, A. D.

2003 *Istorija Kjaxtinskogo kraevedčeskogo muzeja im. Akademika V. A. Obručeva i ego estestvennonaučnogo sobranija (1890-1990 gg.)* [Histoire du Musée régional de Kiakhta V. A. Obručev et ses collections en sciences naturelles] (Oulan-Oudé, VSTAKI), 320 p.

POTANIN, Grigorij

1988 *Pis'ma G. N. Potanina* [Lettres de G. N. Potanin] (Irkoutsk, Izdatel'stvo Irkutskogo universiteta), t. II, 341 p.

POTOCKI, Jean

2004 Mémoire sur l'ambassade en Chine pp. 212-261 in J. Potocki, *Œuvres II*, éd. Dominique Triaire (Louvain-Paris-Dudley, Peeters), 298 p.
2006 *Œuvres V. Correspondance. Varia*, éd. François Rosset et Dominique Triaire (Louvain-Paris-Dudley, Peeters), 392 p.

POXLĚBKIN, V. V.

1995 *Čaj i vodka v istorii Rossii* [Le thé et la vodka dans l'histoire de la Russie] (Krasnoïarsk - Novossibirsk, Krasnojarskoe knižnoe izdatel'stvo/Novosibirskoe knižnoe izdatel'stvo), 462 p.

PRŽEVAL'SKIJ, N. M.

1875 *Mongolija i strana Tangutov. Trëxletnee putešestvie v vostočnoj nagornoj Azii* [La Mongolie et le pays des Tangoutes. Voyage de trois ans dans la Haute-Asie orientale] (Saint-Pétersbourg), t. I, ix-381 p.

1888 *Ot Kjaxty na istoki Želtoj reki, issledovanie Severnoj okrainy Tibeta i put' čerez Lob-Nor po Bassejnu Tarima. 4-e putešestvie v Central'noj Azii* [De Kiakhta aux sources du fleuve Jaune. Exploration des confins septentrionaux du Tibet et la route à travers le Lob-nor par le bassin du Tarim. Quatrième voyage en Asie centrale] (Saint-Pétersbourg, Izdanie Imperatorskogo Russkogo Geografičeskogo Obščestva), 535 p.

RADIŠČEV, A. M.

1941 Pis'mo o kitajskom torge [Lettre sur le commerce chinois] in A. Radiščev, *Polnoe sobranie sočinenij*, éd. de G. A. Gukovskij et V. A. Desnickij (Moscou - Leningrad, Akademii Nauk), t. II, pp. 3-35. [1^e éd.: 1811]

RECLUS, Élisée

1881 *Nouvelle Géographie universelle. Tome VI, L'Asie russe* (Paris, Hachette), 918 p.

RUSSELL-KILLOUGH, Henry

1866 *16,000 lieues à travers l'Asie et l'Océanie* (Paris, Amyot), t. I, 424 p.; t. II, 427 p.

SABAŠNIKOV, Mixail

1995 *Zapiski Mixaila Vasil'eviča Sabašnikova* [Écrits de Mixail Vasil'evič Sabašnikov], éd. de A. L. Panina (Moscou, Izdatel'stvo imeni Sabašnikova), 590 p.

SCHUCHARDT, H.

1884 Majmačinskoe narečie [Le dialecte de Maimaicheng], *Russkij filologičeskij vestnik* (Varsovie), 3, pp. 318-321.

SHVIDKOVSKY [ŠVIDKOVSKIJ], Dmitri [Dmitrij]

1996 *The Empress and the architect. British architecture and gardens at the court of Catherine the Great*, trad. du russe (New Haven-Londres, Yale University Press), 273 p.

SHVIDKOVSKY [ŠVIDKOVSKI], Dmitri [Dmitrij]

2001 Le mythe occidental de l'Orient dans l'architecture et les jardins russes de l'époque des Lumières pp. 203-220 in S. Karp & L. Wolff, *Le mirage russe au XVIII^e siècle* (Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle), 264 p.

SILIN, E. P.

1947 *Kjaxta v XVIII veke* [Kiakhta au XVIII^e siècle] (Irkoutsk, OGIZ Irkutskoe oblastnoe izdatel'stvo), 203 p.

ŠIRENDYB, B.

1971 *Istorija Mongol'skoj narodnoj revoljucii 1921 goda* [Histoire de la révolution populaire mongole de 1921], trad. du mongol (Moscou, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury), 399 p.

SKAČKOV, P. E.

1966 *Istorija izučenijsa Kitaja v Rossii v XVII i XVIII vv.* (Kratkij očerk) [Histoire de l'étude de la Chine en Russie aux XVII^e et XVIII^e siècles. (Bref essai)], pp. 152-180 in L. G. Beskrovnyj, M. M. Štrange & P. T. Jakovleva, *Meždunarodnye svjazi Rossii v XVII-XVIII vv. (Èkonomika, politika i kul'tura)* (Moscou, Nauka), 504 p.

SLASTNIKOVA, L. A.

1990 *Svedenija o Kitae v pervoj russkoj pečatnoj gazete* [Les informations sur la Chine dans le premier journal russe jamais édité], *Voprosy Istorii*, 10, pp. 171-175.

STAXEEV, Dmitrij

1870 *Ot Kjaxy do Moskv. Istorja jaščika čaja* [De Kiakhta à Moscou. Histoire d'une caisse de thé] (Saint-Pétersbourg), 168 p.

THOMPSTONE, Stuart

1980 Russia's tea traders: a neglected segment of a still neglected entrepreneurial class, *Renaissance and modern studies*, XXIV, pp. 131-163.

TIKOVSKI, George [TIKOVSKI, Egor]

2003 [1827] *Voyage à Pékin. À travers la Mongolie en 1820 et 1821*, publication, correction et notes de J. Klaproth, préface de J. B. Eyriès et J. Klaproth (Paris, Librairie orientale de Dondey-Dupré. Réédition préfacée par Jacqueline Thévenet, Paris, Kimé), t. I, XII-480 p.; t. II, 459 p. [1^e éd. en russe: 1823].

- TRUSEVIČ, X.
1882 *Posol'skie i trgovye snošenija Rossii s Kitaem (do XIX veka)* [Les relations diplomatiques et commerciales de la Russie avec la Chine (avant le XIX^e siècle)] (Moscou, Tip-ija T. Malinskogo Mososejka), 304 p.
- TSYBIKOV, Gonbojab [CYBIKOV, Gombožab]
1992 *Un pèlerin bouddhiste dans les sanctuaires au Tibet*, préf. d'Anne-Marie Blondeau, trad. de Bernard Kreise (Paris, Éditions Peuples du monde), 347 p. [1^e éd. en russe: 1919].
- TUGUTOV, R. F.
1964 *Dekabristy Brat'ja Bestuževy v Kjaxte* [Les frères Bestužev, deux décembristes à Kiakhta] (Oulan-Oudé, Burjatskoe knižnoe izdatel'stvo), 19 p.
- UKHTOMSKI [UXTOMSKIJ], Hesper [Esper] (prince)
1902 The Genius of China, *The Contemporary review*, 8, janv.-juin, pp. 788-804.
- VARDONSKIJ, L. B. & MATVEEV, V. A.
2001 *Kjaxta meždu prošlym i buduščem: problemy razvitija malogo goroda* [Kiakhta entre passé et futur: problèmes du développement d'une petite ville] (Moscou, Elikon), 100 p.
- VINOGRADOV, A.
1901 *V dal'nyx krajax. Putevyje zametki i vpečatlenija* [En pays lointains. Notes de voyage et impressions] (Moscou, I. N. Kušnerev), II-332 p.
- WILLIAMS, Stephanie
2006 *L'Histoire d'Olga. L'extraordinaire destin d'une jeune femme emportée dans la tourmente de l'histoire entre la Russie et la Chine au début du XX^e siècle. Récit*, trad. de Geneviève Knibiehler (Paris, Plon), 369 p.
- XOXLOV, A. N.
1982 Kjaxtinskaja trgovlja i eë mesto v politike Rossii i Kitaja (20-e gody XVIII v. – 50-e gody XIX v.) [Le commerce de Kiakhta et sa place dans les politiques russe et chinoise (années 1720 à 1850)], pp. 99-147 in S. L. Tixvinskij (éd.), *Dokumenty otprovergajut. Protiv fal'sifikacii istorii rusko-kitajskix otnošenii* (Moscou, Nauka), 509 p. [Traduction française in S. Tikvinski (éd.), *Russie-Chine aux XVII^e-XIX^e siècles* (Moscou, Éditions du Progrès), 1985, pp. 84-150].
1983 Istorija s karavannom, otpravlennym iz Kjaxty v Pekin v 1861 g.

[Histoire de la caravane partie de Kiakhta vers Pékin en 1861], *XIV naučnaja konferencija «Obščestvo i gosudarstvo v Kitae». Tezicy i doklady*, Č. 2, (Moscou, Nauka), pp. 136-148.

1998 Aleksej Starcev – kommersant, diplomat i prosvetitel' [Aleksej Starcev, négociant, diplomate et homme de culture], *XXVIII Naučnaja konferencija «Obščestvo i gosudarstvo v Kitae», Tezicy i doklady*, Č. 2 (Moscou, Nauka), pp. 234-249.

Anonymes

1890-1906 *Ènciklopedičeskij slovar' v 86 tomax* [Dictionnaire encyclopédique en 86 tomes], (Saint-Pétersbourg, Brokgauz/Efron).

1896 *Kratkij očerk vznikovenija, razvitija i teperešnego sostojanija našix trgovyx s Kitaem snošenii črez Kjaxtu* [Bref essai sur l'apparition, le développement et l'état actuel de nos relations commerciales avec la Chine via Kiakhta] ([s.l.], Izdanie Kjaxtinskogo Kupečestva), 90-26 p.

1911 *Dopolnitel'naja zapiska k projektu železnoj dorogi «Mysovaja-Kjaxta»* [Note complémentaire au sujet du projet de ligne ferroviaire entre Mysovaja et Kiakhta] (Saint-Pétersbourg, Tipografija G. A. Bernžtejna), 62 p.

1914 *Kratkaja zapiska o kjaxtinskoj železnoj doroge. Po povodu èkonomičeskogo obsledovanija rajona dorogi, proizvedennogo Ministerstvo Putej Soobščeniya letom 1912 goda* [Brève note sur la ligne de chemin de fer de Kiakhta. Au sujet de l'enquête économique sur la région de la ligne, menée par le ministère des Moyens de communication durant l'été 1912] (Irkoutsik, Tipografija P. I. Makušin et V. M. Posoxin), 32 p.

1914 *Otvét storonnikam Mysovskogo varianta po voprosu o napravlenii Kjaxtinskoj železnoj dorogi* [Réponse aux partisans du tracé via Mysovsk de la ligne de chemin de fer de Kiakhta] (Verkhnéoudinsk, Izdanie Verxneudinskogo Gorodskogo Obščestvennogo Upravlenija), 32 p.

1914 *Kratkaja zapiska po voprosu o provedenii Kjaxtinskoj železnoj dorogi*
[Brève note au sujet du tracé de la ligne de chemin de fer de Kiakhta]
([s.l.], Elektro-tipografija I. A. Belogolovogo), 16 p.

1927 *Dekabristy v Burjatii* [Les décembristes en Bouriatie]
(Verkhnéoudinsk, Burjat-mongol'skoe naučnoe obščestvo imeni Dorži
Banzarova), v-108 p.

2004 *Letopis' Kjaxty* [Chronique de Kiakhta] ([s.l.], [s.éd.]), 26 p.